Collot d'Herbois, Jean Marie

Adrienne

PQ
1971
C34A7

ADRIENNE,

OU

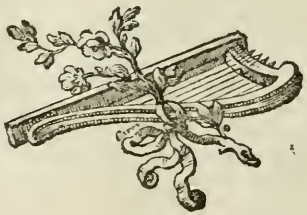
LE SECRET DE FAMILLE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

Représentée sur le Théâtre du Palais Royal, le 19 Avril 1790.

Par M. Collot d'Herbois,



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, & Fils, Libraires, rue Saint Jacques, au Temple du Goût,

1790.

PQ
1971
C34A77

AVANT-PROPOS.

La Piece qu'on va lire a paru d'abord en cinq actes, sous le titre de *Lucie* ou *les Parens imprudens*. Tous les Journalistes s'accordèrent alors pour en faire l'éloge, ils ont cité le caractère de *Francœur*, comme un des plus théâtrals qui aient été mis en Scène. Le plus sévère des Censeurs, le redoutable Freron, en comparant cet ouvrage avec ceux du même genre qui avoient le plus de réputation, ne craignit pas dans ce parallele de lui donner quelqu'avantage, & de lui promettre un succès certain, s'il eût été représenté au Théâtre françois, aujourd'hui le Théâtre de la Nation.

Ces Journalistes motivoient leur bienveillance sur le grand intérêt d'une action conduite avec force, & dont les développemens sont amenés, disoient-ils, avec art. Ils y remarquoient un but moral bien prononcé : celui de faire sentir à l'imprudente jeunesse toutes les conséquences d'une fausse démarche, combien le moindre écart hors des routes de la vertu devient périlleux, & cependant avec quelle facilité les meilleurs caracteres peuvent s'y laisser entraîner. Ils me firent appercevoir quelques détails inutiles, & des incidents épisodiques qui ont été tout-à-fait supprimés

C'est en relisant leurs observations que je me suis décidé à porter cette Piece réduite en trois actes, au nouveau Théâtre du Palais Royal. Ces mouvemens tumultueux, ces orages des passions, écueils du bonheur domestique, & de la tranquillité de certaines familles o elles sont pour ainsi-dire héréditaires, me sembloient devoir être sur-tout utilement représentés devant les Spectateurs auxquels ce Théâtre

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE FRANCEVAL.	*M. Valois.*
Mme. DE FRANCEVAL.	*Mme. Germain.*
ADRIENNE, fille de M. & Mme. de Franceval.	*Mme. S. Clair.*
FONTREUIL, sous le nom de Germain, Amant d'Adrienne.	*M. S. Clair.*
SAINT FLEURISSE, Ami de M. & Mme. de Franceval.	*M. Montvel.*
FRANCŒUR, ancien Soldat, Valet-de-chambre de M. de Franceval.	*M. Michaut.*
ROSETTE, Femme-de-chambre de Mms. de Franceval.	*Mlle. Fiat.* / *Mlle Giverne.*
RÉNÉ, Valet de M. de Saint Fleurisse.	*M. Fuzil.*
FRANÇOIS, Fermier, attaché à M. de Franceval.	*M. Duval.* / *M. Duverger.*
FRANÇOISE, Epouse de François, Nourrice d'Adrienne.	*Mme. Prieur.*
MATHURIN, Payſan.	*M. Boucher.*
Pluſieurs PAYSANS & VALETS.	

La Scène eſt pendant les deux premiers Actes dans un Sallon du Château de M. de Franceval, & pendant le troiſième, aux environs de la Ferme de François. Il eſt neuf heures du matin lorſque l'action commence.

ADRIENNE,

OU

LE SECRET DE FAMILLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

FRANCŒUR, *seul ;* (*Il tient à la main une lettre sous enveloppe, la regarde quelque temps, & dit avec réflexion.*)

Bonnes ou mauvaises nouvelles pour M. de Fontreuil. Cette lettre..... quoiqu'à mon adresse est pour lui..... Voyons. (*Il lit l'adresse*) A Monsieur..... Monsieur..... Ah, ah Bien honnête, Francœur..... Oui, c'est mon nom, ma qualité, Francœur. (*il lit*) Valet-de-chambre... Eh bien, Sanbille ! Valet ! Francœur, qui a fait les guerres d'Amérique, qui a dix blessures sur le corps, Valet ! cela ne me convient pas, une épée, vive Dieu, un bon Chef, & vienne l'ennemi ; Francœur Valet ; au moment où tout le monde devient soldat, Francœur cesse de l'être... Ayant accepté mon congé, je devois aller dans ma Pro-

vince.... exercer notre jeuneſſe au métier des armes.... Toujours à leur tête. On auroit parlé du Capitaine Francœur..... Enfin j'ai cédé à la reconnoiſſance..... à l'attachement..... J'ai ſuivi M. de Fontreuil, mon Officier.... Je lui dois tout.... Le hazard nous conduit dans ce pays, il voit Mademoiſelle Adrienne, fille céleſte.... Il en devient amoureux fou. Il faut établir des intelligences dans la maiſon de M. de Franceval ſon pere.... Je me produis ici pour entrer à ſon ſervice. M. de Fontreuil ſe produit, lui, pour être l'Amant de la Demoiſelle. Je le fais paſſer pour mon neveu, ſous le nom de Germain, notre condition nous devient preſque commune, mais cela ne peut pas durer long-tems.... Voilà une lettre qui abrégera les affaires. M. de Fontreuil eſt chez M. de Franceval, il paſſera ici en ſortant, je la lui donnerai. Liſons en attendant, voyons : (*il tire un livre de ſa poche.*) *Traité des évolutions militaires*, voilà qu'eſt un livre çà, je crois que ſans ce livre-là, je ſerois mort d'ennui & de chagrin.... Où, en ſuis-je.... ici. Chapitre ſix.... huit.... Succès incroyables, affaire d'York.... J'y étois, mille diables ! bon chapitre. (*il s'aſſied & ſe met à lire.*)

SCÈNE II.

ROSETTE, FRANCŒUR.

ROSETTE, (*à part, appercevant Francœur.*)

VOICI notre Valet-de-chambre ou plutôt notre démon ; j'ai ſur Germain des ſoupçons que je veux éclaircir. (*haut*) M. Francœur.... M. Francœur, ce que vous liſez eſt donc bien attachant.

FRANCŒUR, (*avec enthousiasme.*)

J'étois sur la bréche, Mademoiselle Rosette. (*Il la caresse.*)

ROSETTE.

Finissez donc.

FRANCŒUR.

Voulez-vous voir...? Tenez, Chapitre des assauts... de la tranchée.

ROSETTE.

Eh ! que voulez-vous que je fasse de cela ?

FRANCŒUR.

Eh mais ! si on n'ouvre pas la tranchée, voyez-vous ; il faut prendre d'assaut.... Ce sont-là les grands moyens d'attaque, (*il veut l'embrasser.*)

ROSETTE, *le repoussant.*

Et les moyens de défense.... vous n'en parlez pas... Laissez-moi donc, finissez.

FRANCŒUR.

Je vous écoute, parlez.

ROSETTE.

J'aurai bientôt fait, Madame veut parler à Germain ; vous lui direz d'attendre ici, (*avec intention*) je croyois le trouver avec vous.

FRANCŒUR.

Non, M. de Franceval l'a demandé aussi, tout le monde le recherche, ce garçon-là, il tient ça de la parenté.

ROSETTE.

Il est donc de vos parens, M. Francœur ?

FRANCŒUR.

Oui, parent du côté des femmes.... Il n'y a rien de bien positif, cependant c'est à-peu-près mon neveu.

ROSETTE.

Votre neveu ! vous m'avez dit que vous étiez de Bretagne, & il est de Picardie.

FRANCŒUR.

Eh bien ! quel miracle y a-t-il à cela ? est-ce qu'un Breton & un Picard ne peuvent pas être oncle, neveu, cousin ; ne sont-ils pas tous deux François, morbleu ; Mademoiselle Rosette, ne savez-vous pas que sans être parens, ni alliés, tous les François qui ont des sentimens sont freres, vive Dieu ! nous sommes tous de la même famille, c'est le Roi qui en est le pere.

ROSETTE.

Ce transport-là est noble, M. Francœur, votre neveu est intéressant, Madame lui veut du bien.

FRANCŒUR.

N'auriez-vous pas aussi quelques vues sur ce garçon-là ?

ROSETTE.

Non, en vérité, je le connois trop nouvellement, & nous sommes trop près de nous quitter.

FRANCŒUR.

Comment donc ?

ROSETTE.

C'est qu'on marie Mademoiselle Adrienne.

FRANCŒUR.

Bientôt !

ROSETTE.

Peut-être aujourd'hui.

FRANCŒUR.

Et quel eſt le mari ?

ROSETTE.

C'eſt M. de Saint Fleuriſſe... un homme charmant, & René ſon homme de confiance qui me fait la cour eſt auſſi très-aimable..... Ce mariage étoit projetté depuis long-tems ; on vient de recevoir de leurs nouvelles, ils arrivent aujourd'hui : on partira après la nôce pour aller en Picardie & ſans doute on emmenera Germain.

FRANCŒUR.

(*à part.*) Ah ! morbleu, voilà qui eſt fâcheux ?

ROSETTE, (*l'obſervant.*)

Qu'avez-vous donc ?

FRANCŒUR, (*embarraſſé.*)

Ah ! c'eſt que.... mon neveu n'eſt pas encore au fait... mais il ſe formera.

ROSETTE.

Oh ſans doute avec vos conſeils, dites-lui que Madame..... mais le voici, (*Germain entre.*) Germain, Madame déſire vous parler ici, attendez-la. Monſieur votre oncle a de bonnes leçons à vous donner, de pareilles inſtructions ne veulent pas de témoins, (*avec un air goguenard*) je ſerois de trop, je vous gênerois, je me retire. (*elle ſort.*)

SCÈNE III.

GERMAIN, FRANCŒUR,

GERMAIN.

QUE veut dire cela, m'aurois-tu trahi?

FRANCŒUR.

Non parbleu, mais ma foi mon Capitaine, je commençois à déraiſonner..... Voyez-vous je n'aime pas qu'une femme me prenne par la langue, c'eſt mon foible, & puis, tenez, mon Officier, cette Roſette-là eſt la plus futée femelle....

GERMAIN.

Paix!... Ne m'appelles donc pas ton Officier.... ton Capitaine.

FRANCŒUR.

Comment faut-il donc vous appeller? Monſieur de Fontreuil?

GERMAIN.

Encore moins : appelle-moi ton camarade, ton neveu, Germain.

FRANCŒUR.

Eh bien, ſoit, Germain!... J'ai de la peine à m'y accoutumer. Que vouloit de vous M. de Franceval?

GERMAIN.

Il m'a fait mille queſtions embarraſſantes, il a des ſoupçons, j'ai toujours ſoutenu que tu étois mon oncle.

FRANCŒUR, (*gravement.*)

Vous avez bien fait, mon neveu.

GERMAIN.

Il a habité long-tems dans ma Province, il connoît ma famille très-particuliérement, il m'en a parlé, m'a cité l'hiſtoire d'une de mes ſœurs qui fût enlevée il y a ſeize à dix-ſept ans, par un Gentil-homme de la Province, nommé Vorcelles, contre lequel mon pere fit de vives pourſuites, & dont nous n'avons eu depuis aucune nouvelle.... J'ai paru ignorer tout cela.

FRANCŒUR.

Vous avez bien fait mon Capit.... mon camarade....; Vous ne m'aviez pas dit qu'une de vos ſœurs avoit été enlevée.... C'eſt un ſécret de famille apparemment.

GERMAIN.

J'étois fort jeune..... & hors de la maiſon..... Mon ignorance ſur cette aventure, en a paru plus naturelle à M. de Franceval : mais j'ai penſé me trahir lorſqu'il m'a parlé de ſa fille ; j'étois agité, confus, prêt à tomber à ſes pieds, & à lui tout avouer ; les forces, la parole me manquoient, & cet aveu cruel eſt reſté dans mon cœur.

FRANCŒUR.

Vous avez bien fait.

GERMAIN.

M. de Franceval m'a quitté.... Je me ſuis retiré.

FRANCŒUR.

Ah ! vous avez mal fait, il eut fallu ſavoir d'où viennent ces ſoupçons: mais expliquons-nous. D'abord, Monſieur, je ne veux plus être à M. de Franceval, ſa confiance me gêne pour ſervir votre amour. J'ai une répugnance invincible à cet égard.

GERMAIN.

Eh ! attends, mon ami.... attends, tu ſais que je dois recevoir des nouvelles.

FRANCŒUR.

A propos...., Tenez, tenez, voilà une lettre.

GERMAIN, *regarde l'enveloppe, la déchire & dit.*

Oui..... (*après avoir lu, il s'écrie.*) Ah Ciel ! tout eſt perdu.... Ah ! mon ami.

FRANCŒUR.

Quoi donc ?.... Liſez.... liſez, je vous en prie.

GERMAIN.

Ecoutes : cette lettre eſt de Courval, cet ami auquel je te dis avoir écrit pour m'informer de ce qui ſe paſſoit chez moi. (*il lit.*)

» Mon cher Fontreuil, on ſait que tu n'as pas rejoint » ton régiment : ne perds pas une minute pour donner » de tes nouvelles à M. de Fontreuil, je ne l'appelle pas » ton pere, car il prétend qu'il ne l'eſt plus. On débite » là-deſſus un roman ſingulier, on dit même qu'il t'a deſ- » hérité. Il a reçu des nouvelles de ta ſœur. Vorcelles qui » l'avoit enlevée, comme tu ſais, a envoyé, dit-on, un » Négociateur. Rien ne pourroit être plus contraire à tes » intérêts. Je reſte ici encore un mois, & déſire pouvoir » te ſervir. COURVAL.

Eh bien !

FRANCŒUR.

Eh bien, Monſieur, malheur que tout cela, mais ce n'eſt rien encore, on marie Mademoiſelle Adrienne peut-être aujourd'hui, peut-être demain. On a reçu des nou-

velles du Monſieur Saint Fleuriſſe en queſtion, il arrive aujourd'hui, demain les nôces, après demain le départ, il emmene ſa femme & vous met du voyage.

GERMAIN.

Ah Dieu ! qui t'a dit cela ?

FRANCŒUR.

Parbleu, Roſette, elle a vu la lettre, le meſſager l'a apportée avec celle que je vous ai remiſe.

GERMAIN.

Juſte Ciel ! quel parti prendre !

FRANCŒUR.

Vous ſemblez toujours vous entêter à prendre le plus mauvais.... Si vous aviez ſuivi mes conſeils, depuis quatre mois que nous ſommes enterrés dans un village, au lieu de ces rendez-vous continuels à la promenade, ces entrevues ſi myſtérieuſes, ſi réſervées, vous ſeriez entré ici tout de ſuite, les choſes ſeroient plus avancées.

GERMAIN.

Il faut d'abord ſavoir ce que penſe Adrienne.... tâcher de la voir, lui demander un rendez-vous.

FRANCŒUR.

Soyez tranquille... Taiſons-nous, voici Madame de Franceval.

SCÈNE IV.

FRANCŒUR, GERMAIN, Mde. DE FRANCEVAL,

Mde DE FRANCEVAL.

AH ! vous voilà, Germain.... M. de Franceval vous a vu..... ainſi j'aurai peu de choſes à vous dire ; je n'ai pas beſoin de toi Francœur, (*Francœur va pour ſortir lentement.*) (*à Germain.*)Je voulois vous parler de M. de S. Fleuriſſe.

FRANCŒUR, (*bruſquement venant au milieu.*)

Oh ! laiſſez faire, Madame..... On dit que ce Monſieur part après ſon mariage, il eſt inutile d'inſtruire mon neveu de ſon devoir ; lui & moi, voyez-vous, Madame, deux bons cœurs diſpoſés à tout : tenez, ſi M. de Saint Fleuriſſe épouſe votre fille, Germain eſt homme à le ſuivre après cela au bout du monde, & puis, Madame, je ſuis votre ſerviteur. (*Il ſort.*)

SCÈNE V.

GERMAIN, Mde. DE FRANCEVAL,

Mde DE FRANCEVAL. (*avec intérêt.*)

VOTRE Oncle a de bonnes qualités.... il eſt un peu bruſque..... Il faut éviter ce défaut : mon Mari m'a dit que vous étiez de notre Province ; l'intérêt que vous nous aviez inſpiré s'en accroît encore ; vous ſerez très-bien avec mon gendre, il vous diſtinguera, & aura pour vous les égards que vous méritez.

GERMAIN, (*vivement.*)

Madame, ce mariage doit donc se terminer incessamment.

Mde DE FRANCEVAL.

Mais sous huit jours... Ah ! te voilà, ma fille. (*Adrienne entre.*)

SCÈNE VI.

GERMAIN, Mde. DE FRANCEVAL, ADRIENNE,

ADRIENNE, (*d'un air triste.*)

BON jour, ma chere mere, Rosette vient de me dire que M. de Saint Fleurisse arrivoit aujourd'hui.

Mde DE FRANCEVAL.

Oui, & tu n'en es pas fâchée, n'est-ce pas ?

ADRIENNE, (*ingénuement.*)

Fâchée ! ... Pardonnez-moi : mais il devoit être absent bien plus long-tems.

Mde DE FRANCEVAL.

Il a trouvé dans ses affaires, beaucoup moins d'embarras qu'il n'en avoit prévu.

GERMAIN, (*à part.*)

Il y a des gens à qui tout réussit.

Mde DE FRANCEVAL.

Il sembloit qu'à son arrivée.... Germain, laissez-nous.. (*il va pour sortir.*) Ma fille une fois mariée, devra compter sur tout votre attachement.

GERMAIN, (*avec beaucoup d'émotion.*)

Ah ! Madame ! .... Je ſerois trop heureux, que mon zèle, ma fidélité..... Madame., depuis huit jours que je ſuis ici, aucune occaſion ne m'a mis à portée de vous faire connoître mes ſentimens ; mais dès le premier inſtant, j'ai voué à Mademoiſelle & à ſa famille un attachement, une obéiſſance, qu'elle pourra mettre à l'épreuve dans toutes les circonſtances. (*Il ſort.*)

SCÈNE VII.

MME. DE FRANCEVAL, ADRIENNE,

Mde DE FRANCEVAL.

Ce garçon me paroît avoir l'ame ſenſible. Mon mari avoit formé des ſoupçons.

ADRIENNE, (*troublée.*)

Des ſoupçons !

Mde DE FRANCEVAL.

Oui ma chere enfant, ton pere a quelques ennemis, il craignoit que Germain ne fût un émiſſaire ſécret envoyé pour nous nuire. Un ſentiment ſécret m'a porté à le défendre. Un ſujet comme lui eſt un vrai cadeau à faire à M. Saint Fleuriſſe, à ton époux.

ADRIENNE.

Il ne l'eſt pas encore.

Mde DE FRANCEVAL.

Je le regarde déja comme tel : tu ſais que depuis longtems ce mariage eſt arrêté ; il faut t'inſtruire des raiſons

qui nous preſſent de le conclure. Ma chere enfant, je vais te dévoiler des myſtères étonnants, puiſſes-tu ſans ceſſe te les retracer : puiſſe mon exemple te ſervir de leçon ; ce n'eſt point une mere, c'eſt une amie qui va te faire partager tous les chagrins qu'elle a eſſuyés.

Tu crois te connoître mon enfant, & cependant tu ignores le ſécret de ton exiſtence ; le nom que tu portes, le mien, celui de ton pere, ſont des voiles artificieux employés par le crime, pour nous dérober aux juſtes pourſuites des loix & de la nature.

ADRIENNE.

Par le crime, Maman, vous en êtes incapable.

Mde DE FRANCEVAL.

Ecoute-moi, je te prie, avec attention.

Le vrai nom de ton pere eſt Vorcelles, il étoit au ſervice, il y a dix-huit ans, il vint en ſémeſtre dans notre Province chez un de ſes Oncles. Le château qu'il habitoit & celui de mon pere étoient voiſins. Vorcelles me fit connoître de tendres ſentimens, auxquels je ne fus pas inſenſible ; mon pere encourageoit cette inclination mutuelle. Le bonheur ſembloit nous ſourire, & la foudre étoit ſuſpendue ſur nos têtes. Un procès déſunit nos parens. Mon pere irrité, crut, en diſpoſant de ma main, ſignaler ſa vengeance contre l'Oncle de Vorcelles. Dans cette terrible ſituation, le cœur de mon Amant & le mien furent d'intelligence. Il vendit ſa Compagnie, & me propoſa de le ſuivre. Je l'écoutai, j'ai bien expié cet égarement de l'amour. Rebelle aux volontés de mon pere, je l'abandonnai pour ſuivre mon Amant. Nous ſerrâmes des nœuds qui devinrent légitimes, mais que l'aveu de mon pere ne put ratifier. Nous errâmes long-tems, enfin nous arrivâmes en

Eſpagne, les remords dans le cœur, pourſuivis par notre conſcience, par le Ciel, & par la malédiction paternelle. C'eſt dans cet état que je ſuis devenue ta mere.

(*A la fin de cette derniere phraſe, Francœur eſt entré & fait beaucoup de ſignes à Adrienne. La mere & la fille ſont dans une ſorte d'abbattement & ne le voient pas. A la fin Madame de Franceval l'apperçoit, & lui dit avec humeur.*)

Que voulez-vous, Francœur?

SCÈNE VIII.

Mde. DE FRANCEVAL, FRANCŒUR, ADRIENNE,

FRANCŒUR.

MADAME, Monſieur projette d'aller au-devant de M. de Saint Fleuriſſe juſqu'au premier Village, & demande votre avis.

Mde DE FRANCEVAL, *préoccupée.*

Oui, volontiers, cela ſera très-bien.

FRANCŒUR.

Madame partira tout de ſuite.

Mde DE FRANCEVAL.

Oui.... oui.... allons, laiſſez-nous.

FRANCŒUR.

Je me retire.... je vais faire atteler la petite diligence; n'eſt-il pas vrai, Madame?... Vous partirez bientôt.... C'eſt que, voyez-vous, ſi ce Monſieur étoit une fois arrivé, vous ne pourriez plus aller au-devant de lui. (*Il ſort.*)

SCÈNE

SCÈNE IX.

Mde. DE FRANCEVAL, ADRIENNE.

ADRIENNE.

AH ! ma mere, je vous ai causé bien des chagrins dès ma naissance.

Mde DE FRANCEVAL.

Tu peux tout réparer.... je t'ai dit, je crois, que nous fûmes en Espagne, ton pere prit le nom de Franceval, nous étions à Cadix, un négociant rechercha notre connoissance, c'étoit le frere de Saint Fleurisse. L'amitié de cet honnête homme nous fournit des moyens de faire valoir très-avantageusement les fonds qui nous étoient restés, nous étions cependant informés des poursuites de mon pere, nos précautions continuelles nous conserverent ignorés.

ADRIENNE.

Mais, ma mere, mon pere ne cessa donc pas un instant de vous aimer, ses sentimens furent toujours les mêmes. Vous n'avez jamais connu les chagrins.... que doit causer l'inconstance.

Mde DE FRANCEVAL.

S'il eut changé, ma fille, je n'aurois pu soutenir la vie. Depuis dix-sept ans la constance de notre union n'a point été altérée: tu sais qu'il y a un an que nous avons quitté Cadix, Saint Fleurisse étoit venu voir son frere, ton pere se confia à lui, & il nous a prouvé qu'il en étoit digne; il nous a acheté le château où nous sommes, il s'est chargé de nous rapprocher de mon pere, il s'y est annoncé

comme notre gendre, il a ſollicité, négocié une réconciliation dont tu dois être le prix; il arrive, & vient réclamer un bien, dont il a déja pris le titre : oui, ma chere fille, c'eſt toi qui dois cimenter une paix de laquelle dépend notre tranquillité ; c'eſt toi, qui va décider le deſtin d'un pere & d'une mere qui t'adorent.

ADRIENNE.

Ah ! ma mere, puiſſé-je être digne....

Mde DE FRANCEVAL.

Adieu ma fille. Tu dois avoir beſoin de faire des réfléxions ſur ce que je viens de te confier : embraſſe-moi, ma chere enfant ; ſi l'amour a cauſé nos malheurs, ſonge que c'eſt toi qui dois nous les faire oublier. (*Elle ſort.*)

SCÈNE X.

ADRIENNE, *ſeule.*

Et je pourrois trahir ſa tendreſſe !.... Quel charme a pu me ſéduire au point de me faire douter de mon obéiſſance !.... Ah ! Germain, Germain.... quel deſtin t'a conduit ici pour perſécuter une fille infortunée qui n'a pas eu la force de t'éloigner.

SCENE XI.

ADRIENNE, FRANCŒUR,

FRANCŒUR, *empreſſé.*

MADEMOISELLE..... Mademoiſelle.....

ADRIENNE, *fuyant.*

Laiſſez-moi... laiſſez-moi....

FRANCŒUR.

Mademoiſelle, de grâce... Il eſt déſeſpéré.... ſi vous le voyez.

ADRIENNE, *avec fermeté.*

Si je le voyois.... ah ! je ne le verrai plus.

FRANCŒUR.

Voici bien autre choſe à préſent... Eh bien ! Mademoiſelle, je vais lui dire ; mais s'il fait des ſottiſes, je n'y ſuis pour rien, moi, d'abord.

ADRIENNE, *d'un ton moins décidé.*

Qu'il parte.... qu'il me laiſſe.... Françœur, dites-lui de ne point faire de folies.... Il eſt donc bien chagrin.

FRANCŒUR.

Il extravague, il perd la tête.

ADRIENNE, *avec peine.*

Que veut-il que j'y faſſe ? ... Dites-lui que je ne le verrai point.... j'y ſuis réſolue.... Non, je ne veux plus entendre parler de lui.

FRANCŒUR.

Je ne lui dirai point cela, Mademoiſelle, ce ſeroit le

tuer, je le tromperai plutôt, je lui dirai que vous consentez à le voir.

ADRIENNE, *avec un peu d'indignation.*

Gardez-vous-en bien.... à quoi suis-je donc réduite, & qui peut autoriser des démarches aussi imprudentes ?

FRANCŒUR, *suppliant.*

De la pitié.... Mademoiselle..... de la compassion : tenez, il se rendra dans une heure au jardin..... Dans une heure il sera plus tranquille.... Vous pourriez vous y rencontrer, vous lui direz de s'en aller.... vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

ADRIENNE, *très-émue.*

Au jardin.... mais point du tout, cela auroit l'air d'un rendez-vous ; non, vous dis-je, je ne veux plus le voir, s'il venoit.... si c'étoit pour me dire adieu.... mais rien qui puisse me compromettre.... en passant, à la bonne heure.

FRANCŒUR, *précipitamment.*

Oui.... en passant, tenez, ici Mademoiselle, dans une heure, vous venez souvent dans cette salle, il sera à causer avec moi ; vous traverserez, nous vous arrêterons, si vous voulez malgré vous : qu'il va être content, je vais lui dire ; ma foi, Mademoiselle, il va revenir de loin.

SCÈNE XII.

ADRIENNE, *seule.*

Je consens à le voir... malheureuse ! & je n'ai pu m'en défendre. Amour ! Amour ! si tu peux maîtriser un cœur pur, ami de l'honnêteté ; si tes droits s'étendent sur l'innocence, quel sera donc l'empire de la vertu !

SCÈNE XIII.

M. & Mde. DE FRANCEVAL, ADRIENNE,

M. DE FRANCEVAL

NOUS allons partir, ma fille, pour aller au-devant de Saint Fleuriſſe : il ſera flatté de notre empreſſement : ne viens-tu pas avec nous ?

ADRIENNE, *baiſant la main de ſon pere.*

Je vous demande pardon, mon tendre pere, il m'eſt impoſſible, je ſuis indiſpoſée.

M. DE FRANCEVAL.

Indiſpoſée !

ADRIENNE.

Ce ne ſera rien, mais quelques inſtans de tranquillité me ſont néceſſaires, pour être en état de recevoir M. de Saint Fleuriſſe ; je vais tâcher de retrouver le calme où je voudrois être à ſon arrivée. (*Elle ſort.*)

SCÈNE XIV.

M. & Mde. DE FRANCEVAL,

Mde DE FRANCEVAL.

J'AI révélé à ma fille ces vérités cruelles avec trop peu de précaution, cela m'inquiette vivement ; quelles nouvelles Saint Fleuriſſe nous apporte-t-il, le courroux de mon pere eſt-il fléchi, nous l'avons trop offenſé.

M. DE FRANCEVAL.

Chere épouſe, tâche de ſurmonter tes craintes ; vois plutôt ce pere vénérable renaître dans nos bras, & ne ſe rappeller notre imprudence que pour en répéter le pardon. Ce moment ſera doux pour lui, je le ſens, je ſuis pere auſſi. Ah ! y a-t-il quelque choſe au monde que je ne puiſſe pardonner à ma fille.

Mde DE FRANCEVAL.

Elle ne mettra jamais notre indulgence à l'épreuve ; elle eſtime Saint Fleuriſſe, elle ne tardera pas à l'aimer.

M. DE FRANCEVAL.

Et dans une heure il arrive : ce digne bienfaiteur va partager le bonheur dont il a été l'inſtrument ; notre chere Adrienne en couronnant ſon amour, va payer ſa généroſité ; que tes inquiétudes cédent au ſentiment qui m'inſpire, ma tendre amie, l'inſtant où je te verrai croire à notre félicité, eſt celui où je commencerai d'en jouir.

Mde DE FRANCEVAL.

J'y crois, je me reprocherois de retarder ton bonheur ; une femme chérie d'un mari qu'elle adore, peut-elle connoître des peines que l'amour ne rende ſupportables.

SCÈNE XV.

M. & M^F. DE FRANCEVAL, ROSETTE, RÉNÉ, *un moment après l'entrée de Rosette.*

ROSETTE, *accourant.*

MADAME, Monsieur, voici le Valet-de-chambre de M. de Saint Fleurisse.... Le voilà.

M. DE FRANCEVAL, *à Réné.*

Ah ! te voilà Réné.... & ton Maître est-il encore loin ?

RÉNÉ.

J'ai deux postes d'avance... Monsieur, j'ai forcé pour vous annoncer son arrivée..... Monsieur & Madame se sont bien portés, & Mademoiselle Rosette, comment vont les plaisirs ?

ROSETTE.

Bien, M. le Postillon, & vous, la fatigue.

RÉNÉ.

Ah ! comme cela.... là, là.....

M. DE FRANCEVAL, *à sa femme.*

Nous pouvons aller jusqu'au premier village..... allons Venez-vous convaincre que vos craintes ne sont que des chimeres..... René, tu sais le chemin de l'office n'oublie pas de te rafraîchir. (*Ils sortent.*)

RÉNÉ.

Monsieur, pour ne pas l'oublier, j'y vais tout de suite; j'aime à ne pas négliger mes commissions. (*Il sort en passant brusquement à côté de Rosette sans lui rien dire.*)

SCÈNE XVI.

ROSETTE, *seule.*

Ne pas négliger vos commissions.... fort bien... vous êtes très-galant, M. Réné. On l'attend, on brûle d'entrer avec lui dans mille petits détails.... & son premier soin est d'aller se rafraîchir. J'ai bien placé mes inclinations.... Il mériteroit que Francœur devînt amoureux de moi.... s'il ne l'est pas déja. C'est dommage qu'il soit si brusque.... On pourroit.... oui, M. Réné, il me plaira pour vous faire enrager; il est brusque, eh bien ! le talent d'une jolie femme est d'apprivoiser un homme sauvage.... je crois que je commence à l'aimer.... Le voilà, Oh ! je crois que je ne l'aime plus.

SCÈNE XVII.

ROSETTE, FRANCŒUR,

FRANCŒUR.

Mademoiselle Rosette, quel est cet original que je viens de rencontrer dans l'office... botté... crotté ?..

ROSETTE.

C'est un homme qui vient de descendre de cheval.

FRANCŒUR.

Je le sais bien.... mais, qui est-il ?

ROSETTE.

Il se rafraîchit, parce qu'il a couru la poste : c'est mon amoureux.

FRANCŒUR.

C'eſt votre amoureux.... il a couru la poſte.... Cela m'avance beaucoup : dites-moi qui c'eſt ?

ROSETTE.

C'eſt.... c'eſt M. Réné.... Le Valet de M. de Saint Fleuriſſe dont je vous ai parlé.

FRANCŒUR.

Ah ! je m'en doutois, & le Maître eſt donc auſſi arrivé ?

ROSETTE.

Non : mais au plus tard dans deux heures.... à quel chapitre en êtes-vous de vos méditations guerrieres.

FRANCŒUR.

(*à part.*) J'en ſuis à battre en retraite.... (*haut.*) quel eſt ſon état à ce M. Saint Fleuriſſe, eſt-ce un militaire ?

ROSETTE.

Non vraiment.

FRANCŒUR.

Eſt-ce un homme de robe ?

ROSETTE.

Non.... C'eſt un Abbé.

FRANCŒUR.

Ne plaiſantez donc pas.

ROSETTE.

Quand vous ſaurez répondre aux queſtions qu'on vous fait, on ſaura répondre aux vôtres.... & puis ſi vous êtes ſi curieux.... Tenez, le voilà, cet original... vous pouvez l'interroger.

SCÈNE XVIII.

FRANCŒUR, ROSETTE, RÈNÉ,

RÉNÉ.

AH ! ma belle Rosette, nous pouvons à présent nous expliquer ; commençons par t'embrasser, il ne me manque plus que cela pour me remettre. (*Il va pour l'embrasser.*)

ROSETTE, (*l'arrêtant.*)

Vous êtes trop honnête, Monsieur, je n'ai pas le tems, j'ai affaire ailleurs, j'aime à ne pas négliger mes commissions ; (*avec coquetterie*) adieu, M. Francœur.

SCENE XIX.

FRANCŒUR, RÉNÉ, (*Ils se regardent beaucoup.*)

FRANCŒUR, (*d'un ton leste.*)

ELLE est drôle, cette fille-là.

RÉNÉ, (*d'un ton fâché.*)

Mais oui, elle est singuliere.

FRANCŒUR, (*à part.*)

Ce M. Réné commence déja à me déplaire.

RÉNÉ, (*à part.*)

Ce Monsieur Francœur, auroit-il fait changer les inclinations de Rosette ?

FRANCŒUR, (*à part.*)

Il pourroit cependant m'instruire de bien des choses.

RÉNÉ, (*à part.*)

Il faut que je sache à quoi m'en tenir, (*ils s'abordent tous deux d'un ton très-cérémonieux.* (*à Francœur.*) Monsieur est apparemment attaché à la maison.

FRANCŒUR.

Oui, Monsieur, mes occupations me fixent ici.

RÉNÉ.

Monsieur n'est pas celui qu'on a proposé pour Sécrétaire à mon Maître.

FRANCŒUR.

Non, Monsieur, je suis à M. de Franceval.

RÉNÈ.

Ah ! c'est Monsieur qui a remplacé Bertrand qui est mort en revenant d'Espagne.

FRANCŒUR.

Monsieur, je ne sais pas si Bertrand est mort, mais je suis à M. de Franceval, comme vous êtes à M. de Saint Fleurisse.

RÉNÉ, (*d'un air malin & pénétrant.*)

Mademoiselle Rosette l'aimoit bien, ce Bertrand ; ne l'auriez-vous pas aussi remplacé auprès d'elle ?

FRANCŒUR.

Est-ce qu'elle aime les remplacemens comme cela ; Mademoiselle Rosette, votre Maitre va donc se marier ?

RÉNÉ.

C'est une affaire conclue.... Il n'aura pas de repos que cela ne soit fini.... ni moi non plus.

FRANCŒUR.

Mais on ne vous attendoit pas ſi-tôt ?

RÉNÉ.

Nous nous ſommes hâtés... nous avions un bon guide.

FRANCŒUR.

Et qui donc, s'il vous plaît ?

RÉNÉ.

L'amour.

FRANCŒUR.

L'amour !... vous êtes donc le ſerviteur de l'amour ?

RÉNÉ.

Oui, c'eſt lui qui....

FRANCŒUR.

Eh bien ! le diable m'emporte ſi on prend jamais le ſerviteur pour le Maître... Mais pour quelle raiſon vous étiez-vous éloignés d'ici.

RÉNÉ.

Comment vous ne ſavez donc pas.... vous n'êtes pas inſtruit....

FRANCŒUR.

Non : dites-moi.... dites-moi.

RÉNÉ, (*à part.*)

Ah ! bon, Roſette ne l'aime pas.... Elle lui auroit tout conté, (*à Francœur.*) Oh bien ! vous n'en ſaurez pas davantage.... au revoir.

FRANCŒUR.

Ecoute-donc..... Ecoute-donc. (*à part.*) Que je ſuis ſot ! il alloit tout me dire.

RÉNÉ.

Non, bon jour.... bon jour.

FRANCŒUR, *se fâchant.*)

Veux-tu bien rester.... Eh! ne m'échauffe pas, je t'en prie.

RÉNÉ, (*revenant.*)

Qu'est-ce que vous voulez?

FRANCŒUR.

Ce que je veux.... que tu restes... allons, parle?

RÉNÉ.

Parlez vous-même.

FRANCŒUR.

Que fait ton Maître?

RÉNÉ.

Il ne fait rien, il se repose.

FRANCŒUR.

Il se repose.... Il n'est donc pas officier?

RÉNÉ.

Officier! ah! vous ne savez ce que vous dites.

FRANCŒUR.

Tu n'en as jamais servi d'Officier?

RÉNÉ.

Non.... Car on m'a toujours bien payé mes gages.

FRANCŒUR.

Et tu n'as pas été au service non plus?

RÉNÉ.

Non plus...;

FRANCŒUR.

Et tu dis que ton Maître va se marier.

RÉNÉ.

Sans doute.

FRANCŒUR.

Cela n'est pas vrai.

RÉNÉ.

A la bonne heure.

FRANCŒUR.

Et tu songes peut-être à épouser Rosette ?

RÉNÉ.

Comme vous voudrez.

FRANCŒUR.

Cela n'est pas encore vrai.

RÉNÉ

Cela se peut bien..... je vais m'en informer à elle-même, (*Francœur le poursuit.*) Adieu, camarade... Oui, vous avez le bras bon..... mais j'ai les jambes encore meilleures.

FRANCŒUR.

Attends-donc..... attends-donc.

RÉNÉ.

Vous êtes trop poli, adieu.... ne vous dérangez pas. (*Il s'esquive.*)

SCENE XX.

FRANCŒUR, *seul.*

On n'a pas tort de charger ces gens-là d'apporter de mauvaiſes nouvelles : c'eſt doux.... c'eſt patient.... on lui donne des démentis.... Rien. Mon ſang bouillonne. J'enrage..... Allons donner des nouvelles à M. de Fontreuil, ſi Roſette m'en laiſſe la liberté, car elle ne fait que nous obſerver. Il doit être impatient de ſavoir ce que m'a dit Mademoiſelle Adrienne.... il mourra de chagrin ſi le Maître de ce butor-là nous l'enleve.... Nous l'enlever.... Non, je ne le ſouffrirai pas.... Il faut qu'il tâche de lui parler.... Le moment eſt favorable. Cet entretien décidera de ſon ſort, quant à moi.... plutôt périr que de le voir malheureux.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

GERMAIN, FRANCŒUR.

FRANCŒUR.

ROSETTE eſt occupée & s'explique avec Réné.... Nous voilà libres, Dieu merci.

GERMAIN.

Eh bien ! mon cher Francœur, Adrienne n'a pas voulu t'entendre, m'as-tu dit... Que je ſuis malheureux !

FRANCŒUR.

Mais, laiſſez-moi donc achever... Elle a fait des façons d'abord, mais à la fin....

GERMAIN.

A la fin, elle t'a écouté..... je la verrai donc ! que t'a-t-elle répondu ?

FRANCŒUR.

Répondu ! cela n'eſt pas aiſé à vous faire entendre.... Ce que je ſais, c'eſt qu'elle m'a répondu oui, en me diſant non.

GERMAIN.

Mais que t'a-t-elle dit ?

FRANCŒUR.

Rien de poſitif.

GERMAIN.

GERMAIN.

Ah-! de grace, tires-moi d'inquiétude..... tu me fais mourir.

FRANCŒUR.

Eh ! Monſieur, ne ſavez-vous pas que les femmes ne ſe font jamais mieux entendre que lorſqu'elles ne veulent pas s'expliquer.... Vous pouvez compter qu'elle ſera bientôt ici.

GERMAIN.

Elle te l'a aſſuré ?

FRANCŒUR.

Non vraiment.... mais nous l'attendrons ici, elle s'y trouvera à deſſein, ſans y penſer, pendant que nous nous occuperons d'elle, en parlant d'autre choſe, & nous la retiendrons malgré elle, de bonne volonté.... C'eſt arrangé comme cela, vous allez la voir, lui parler.

GERMAIN.

Hélas ! comment lui faire ſentir toutes mes peines !

FRANCŒUR.

Comment....! Comment ! Il faut s'expliquer ſans détour.... Il n'y a pas une minute à perdre cette fois.... Pourquoi ne lui avoir pas encore appris votre vrai nom ?

GERMAIN.

Ah ! mon ami, que fait le nom... J'attendois, pour me nommer, les nouvelles de ma famille, elles ſont venues, crois-tu qu'il faille l'en inſtruire ? eſt-ce en lui diſant que mon pere me déſavoue, que je ſuis abandonné de tous ceux qui me touchent, que je pourrai l'intéreſſer en ma faveur ?

FRANCŒUR.

Francœur vous reſte, Monſieur, Mademoiſelle Adrienne vous aime, que voulez-vous de plus ? Fallut-il l'enlever à M. de Saint Fleuriſſe, à dix, à vingt, à trente, à l'univers, au Diable, elle ſera à vous, vous m'avez gagné, ce n'eſt pas par intérêt, cela ne doit pas vous être ſuſpect.

GERMAIN.

Je te connois, ſi je doute de quelque choſe, c'eſt de pouvoir te récompenſer comme je voudrois.

FRANCŒUR.

Récompenſé ! je ne veux pas l'être, je croirois vous avoir vendu mes ſervices : c'eſt le cœur, Monſieur, c'eſt l'attachement, cela ne s'achete pas. Que Mademoiſelle Adrienne ſoit contente auſſi. ... Cela me ſuffit : car je l'aime autant que vous, ... ſi je ne ſavois pas que vos intentions ſont bonnes.... C'eſt que ce n'eſt pas là une bonne fortune de garniſon, voyez-vous, mon Officier..... C'eſt l'honnêteté, la bonne foi... La bonne foi !... Il y en a ſi peu actuellement parmi les femmes qu'il y auroit conſcience de travailler à détruire ce qui leur reſte.

GERMAIN.

Tes ſoupçons me font injure, mon cher camarade : va, crois que je n'ai jamais reſſemblé à ces monſtres, qui devenus les tyrans d'une femme qu'ils ont rendue foible, ne trouvent d'autre plaiſir dans ſa défaite que celui de la divulguer. Le plaiſir pur & chaſte d'offrir à la vertu qui chancelle, les reſſources d'un reſpect inviolable, eſt ignoré de ces ames brutales, & tu crois que je pourrois partager leur infamie ; non, j'ai voué à ma chere Adrienne un hommage auſſi vrai que ſon cœur ; chérir ſa modeſtie,

conſerver à ma délicateſſe la pureté & l'éclat de ſon innocence, lui ſacrifier, s'il le faut, juſqu'aux intérêts de ma flamme ; voilà la gloire d'un honnête homme, & ce ſont là mes trophées.

FRANCŒUR.

Bien, bien, Monſieur.... Allons, que voulez-vous de moi ?

GERMAIN.

Tu fais tout mon eſpoir... Ecoute-moi donc avec attention.

FRANCŒUR.

J'ecoute.

GERMAIN.

Elle va venir.... L'amour m'inſpirera tout ce que je dois lui dire pour la décider à ne pas épouſer Saint Fleuriſſe.

FRANCŒUR.

Elle ne l'épouſera pas.... Elle vous aime.

GERMAIN.

Si elle rejette ce mariage... je vais lui offrir un aſile contre les perſécutions de ſes parens... Un Couvent qui n'eſt qu'à deux lieues d'ici peut lui ſervir de réfuge.

FRANCŒUR.

Votre chaiſe eſt encore dans le Village... Les deux fils de votre hôte nous ſont dévoués, il ne ſera pas difficile de la faire partir.

GERMAIN.

Sans doute... mais après ſon départ. Ecoute bien ceci... Tu ne t'éloigneras pas... Voici une lettre pour Madame de Franceval, je lui découvre mon nom, mon amour & mes intentions.

FRANCŒUR.

Je vous entends.

GERMAIN.

Tu choiſiras quelqu'un d'adroit pour la lui faire tenir... & te rendre compte de ſa réception.

FRANCŒUR.

Ne vous embarraſſez pas.

GERMAIN.

Enſuite je fais appeller Saint Fleuriſſe.... Ce ſoir à neuf heures... au bout du parc, s'il eſt brave, l'un de nous deux n'en ſortira plus.

FRANCŒUR.

A merveille.... La victoire ne ſera pas douteuſe...

GERMAIN.

Je crois l'entendre... Je ne me trompe pas, c'eſt elle... Songe qu'en la quittant, il faut être prêt à tout entreprendre.

(*Adrienne va pour traverſer le Théâtre, Francœur va au-devant d'elle.*)

SCÈNE II.

GERMAIN, ADRIENNE, FRANCŒUR.

FRANCŒUR.

MADEMOISELLE... Mademoiſelle, nous ſommes ici. (*Adrienne s'arrête.*) Le voilà... Le pauvre malheureux.... Le voilà.... Il a tant de choſes à vous dire.... ne craignez rien, j'aurai l'œil à tout. Je vous avertirai dès qu'on ſera de retour. (*Il ſort.*)

SCENE III.

ADRIENNE, GERMAIN.

(*Ils se regardent avec un silence expressif.*)

GERMAIN, *soupirant.*

AH ! Mademoiselle !

ADRIENNE.

Que voulez-vous, Germain ?

GERMAIN.

Mademoiselle, c'est de la pitié que je vous demande.

ADRIENNE, *les larmes aux yeux.*

De la pitié !... Vous êtes donc bien malheureux !

GERMAIN.

Malheureux ! Mademoiselle, je suis désespéré. Saint Fleurisse arrive, il sera votre époux dans trois jours, doutez-vous que je sois à plaindre... Que nous le soyons, car... pardonnez, si j'ose deviner vos sentimens... si j'ose réclamer les droits que vous m'avez donnés sur votre cœur ; mais vous avez paru brûler des feux dont vous m'avez enflammé... Oui, je crois que si la pudeur & la modestie ne l'eussent empêché, vous auriez daigné m'avouer que je ne vous suis pas indifférent.

ADRIENNE.

Si vous me l'eussiez été, je n'aurois pas à me reprocher tant d'imprudence... Je n'aurois pas souffert que vous vous introduisiez ici malgré ma défense... nous ne serions pas dans ce moment exposés à tant de malheurs.

GERMAIN.

Donnez-moi toute votre confiance, ma chere Adrienne.

ADRIENNE.

Vous l'aurez, je vous en crois digne.... Effrayée de l'avenir, ſans expérience, au milieu de mille écueils.... menacée de toutes les infortunes... il m'eſt doux de vous l'accorder ſans réſerve. Mais quels conſeils pouvez-vous me donner ?... abuſerai-je de la bonne foi d'un homme généreux qui ſacrifie tout à l'amitié qu'il a pour mes parens... des parens pour leſquels je donnerois ma vie.... & à qui mon ingratitude va cauſer de nouvelles peines... Inſenſée que je ſuis, me voilà donc réduite à devenir fauſſe, artificieuſe, ne l'eſpérez pas Germain, je ne pourrai m'y réſoudre... L'honnêteté excuſe une erreur, mais elle ne pardonne pas un menſonge.

GERMAIN.

Il m'eſt auſſi en horreur qu'à vous-même... Il eſt des voies plus nobles pour nous conduire au terme qui doit nous unir.

ADRIENNE.

Nous unir ! notre ſituation nous permet-elle de nous en flatter. Qu'oppoſer à tant d'obſtacles ?

GERMAIN, *du ton le plus ſéduiſant, & toujours redoublant d'intérêt*

Du courage, de l'amour & de la hardieſſe ? Armez-vous de toute la fermeté qui vous eſt néceſſaire ? Vous allez voir Madame de Franceval, ouvrez-lui toute votre ame, ne craignez pas de lui en dire trop, ſi vous vous voulez l'inſtruire aſſez. Si elle étoit inéxorable..... Ecoutez-moi, Adrienne, mais ſur-tout écoutez-moi ſans

ſcrupule : avec moins de probité & d'honneur, je n'oſerois vous propoſer la ſeule reſſource qui nous reſte ; il eſt un Couvent à deux lieues d'ici, la Supérieure vous connoit, vous y avez été quelquefois... ma chaiſe ſera prête, j'aurai des gens pour vous conduire, vous vous y réfugierez. Cet aſile vous dérobera à la néceſſité de conſentir un hymen qui vous révolte : vous n'oſez me regarder, Adrienne, vous ne répondez rien, craindriez-vous celui que vous aimez? pourriez-vous douter de la droiture de mes intentions?

ADRIENNE, *commence avec réflexion & s'échauffe par dégrés.*

Si j'en doutois : je n'aurois pu entendre qu'avec indignation la propoſition que vous me faites : j'ai rappellé pendant que vous parliez, toutes les lumieres que la ſageſſe peut encore me fournir : je crois avoir conſulté la raiſon, je crains bien de n'avoir écouté que l'amour. Cependant le danger eſt preſſant, ce cruel aveu de ma ſituation ne peut plus ſe différer, je verrai ma mere.... Elle connoîtra les tourmens qui déchirent mon cœur.... mais ſi l'aſcendant de ſes bienfaits m'ôtoit le courage de lui avouer toute mon ingratitude, Germain, je ne pourrois ſoutenir ſa colere ; je livre à votre vertu le ſoin de ſauver la mienne : vous connoiſſez la demeure d'une Payſanne qui tient une ferme au bout du parc.

GERMAIN, (*vivement.*)

Près d'une lieue d'ici... à l'entrée du bois... où vous alliez vous promener ſouvent... où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer quelquefois.

ADRIENNE.

Préciſément ! L'attachement de cette femme m'eſt con-

nu. C'eſt elle qui m'a nourrie, nous l'avons amenée d'Eſpagne & établie ici ; vous me ferez accompagner chez elle, vous ne me ſuivrez point, vous reſterez ici, vous diſpoſerez du reſte ; tâchez d'épargner un éclat qui me rendroit criminelle ; je ne vous reverrai que pour apprendre le ſuccès de vos efforts : puiſſe-t-il nous être favorable ! s'il eſt contraire, le Couvent dont vous avez parlé, me ſauvera la honte de paroître aux yeux de ceux qui connoîtront ma faute.

GERMAIN.

Ma chere Adrienne... Ne changerez-vous point de réſolution ?

ADRIENNE.

Non, Germain, me voilà prête à entrer, s'il le faut tout-à-l'heure dans la retraite où je dois enſévelir mes erreurs.

SCÈNE IV.

ADRIENNE, GERMAIN, FRANCŒUR

FRANCŒUR.

MONSIEUR, tout le monde arrive, ils ſont ici dans l'inſtant, (*à Germain, tout bas.*) Tout eſt prêt, comment vont les affaires ?

GERMAIN.

Suis-moi.... ma chere Adrienne, ſongez à ce que vous avez promis.

ADRIENNE, (*d'un ton aſſez décidé.*)

Vous avez ma parole... Elle eſt ſûre. J'éprouve même du ſoulagement depuis que je ſuis décidée, c'eſt une con-

ſolation dans ſes maux de ne plus dépendre de l'incertitude : éloignez-vous.... Attendez le moment où je ſortirai... Sur-tout point d'imprudence... Adieu... adieu... (*Francœur & Germain ſortent.*)

SCÈNE V.

ADRIENNE, *ſeule.*

Me voilà donc expoſée à renoncer pour toujours à ceux qui me ſont chers. Ils approchent.... Comment ſoutenir leur aſpect... Ah!... Celle qui craint les regards des autres, ne ceſſe-t-elle pas déja d'être innocente aux ſiens.

SCÈNE VI.

Mde. DE FRANCEVAL, ADRIENNE, M. DE FRANCEVAL, S. FLEURISSE.

M. de Franceval.

Eh! voici Adrienne... Comment te trouves-tu mon enfant... Mon cher Saint Fleuriſſe, je vous la préſente un peu ſouffrante encore....

Mde de Franceval.

Tu te plais bien en négligé depuis quelques jours.

Saint Fleurisse.

Ah! Mademoiſelle n'a pas beſoin de parure.... Cette légere indiſpoſition n'aura pas de ſuite, je l'eſpere; mais je ne reconnois plus votre Château depuis ſix mois que je l'ai quitté... Il eſt embelli, tout eſt charmant comme les Maîtres... Il faudra pourtant le quitter.

M. DE FRANCEVAL.

Grace à votre zéle, plutôt que nous ne l'eſpérions... : mon cher négociateur, il falloit une amitié auſſi active que la vôtre, pour nous tirer de notre exil.

SAINT FLEURISSE.

Ne parlez pas, je vous prie, des obligations que vous croyez m'avoir ; ne faites valoir que le prix que vous m'en accordez. Ne ſavez-vous pas combien votre beau-pere aimoit votre épouſe, ſa chere Julie. Je n'avois qu'à la nommer pour obtenir tout ce que je déſirois. Il eſt d'ailleurs ſi prévenu en faveur de notre charmante Adrienne, ſa chere petite-fille, il va rajeunir en la voyant ; il m'envioit le bonheur de devenir ſon époux, quoi que j'aie pu dire cependant, je ſuis perſuadé que je n'ai pu donner qu'une idée très-imparfaite de ſes graces & de ſes talens.

ADRIENNE.

Monſieur, pardonnez-moi... vous m'honorez beaucoup.

Mde DE FRANCEVAL.

Vous la faites rougir.

M. DE FRANCEVAL.

Allons, ne ſois donc pas honteuſe.... Enfin mon cher ami, vous avez donc quitté M. de Fontreuil content de nous ?

SAINT FLEURISSE.

Et plein d'impatience de vous voir, il a beſoin de cette conſolation ; j'ai été forcé de lui avouer que vous étiez en France ; il avoit d'ailleurs de véritables ſujets de chagrins, relativement à l'abſence d'un de vos parens auquel

il eſt ſinguliérement attaché... Il n'en avoit pas eu de nouvelles depuis quatre mois..... quelqu'étourderie mettoit ſans doute ce jeune homme dans le cas de ne pas inſtruire M. de Fontreuil de ſon ſort.

Mde DE FRANCEVAL.

Mais, n'eſt-ce pas de mon frere, dont vous parlez?

SAINT FLEURISSE.

Oui... C'étoit ci-devant l'héritier de M. de Fontreuil... Il paſſoit pour tel... aujourd'hui ſes prétentions ſont bien différentes.

Mde DE FRANCEVAL.

Ah ! Monſieur, qu'il partage tout notre héritage..... L'amitié de ce bon pere eſt le ſeul de tous ſes biens que nous voulons diſputer.

SAINT FLEURISSE.

La condition du jeune homme ne ſera pas malheureuſe... Au contraire, vous aurez une raiſon de plus pour exercer votre généroſité, (*avec une ſorte d'embarras.*) Monſieur votre pere s'eſt réſervé là-deſſus les derniers éclairciſſemens... Il a même exigé le ſécret.

M. DE FRANCEVAL, *vivement.*

N'en parlons plus.

SAINT FLEURISSE.

Ah ! mon cher Vorcelles ! quel bonheur pour moi, lorſque je vous verrai tous réunis... notre départ ne ſauroit être trop hâté.

M. DE FRANCEVAL.

Rien ne peut nous retarder... Le fermier a reçu toutes les inſtructions dont il a beſoin... Son attachement nous

eſt aſſez connu, pour que nous partions ſans inquiétude. C'eſt le mari de cette bonne Françoiſe que nous avons ramenée d'Eſpagne... (*Adrienne témoigne un vif ſaiſiſſement.*) Mais qu'as-tu, Adrienne, es-tu incommodée ?

Mde DE FRANCEVAL.

Ma chere fille, qu'as-tu ?

ADRIENNE.

Ma mere, ce n'eſt rien... je voudrois... ſi nous étions ſeules.

M. DE FRANCEVAL.

Elle eſt toute changée.

Mde DE FRANCEVAL.

Veux-tu que je t'accompagne dans ta chambre... nous y ſerons plus à l'aiſe ?

SAINT FLEURISSE.

Non pas.... nous nous retirons.... Venez, mon bon ami, (*à Adrienne.*) La premiere qualité d'un mari eſt de ſavoîr ne pas ſe rendre incommode, & je vous prie de croire, Mademoiſelle, que je me ferai toujours une loi de ne pas vous déplaire. (*à M. de Franceval.*) Vous me rendez trop heureux. (*Ils ſortent.*)

SCENE VII.

Mde. DE FRANCEVAL, ADRIENNE.

Mde DE FRANCEVAL.

Que préſage l'agitation où je te vois, ma chere Adrienne ?

ADRIENNE.

Ah ! ma mere, commencez par m'aſſurer de toute vótre indulgence.

Mde DE FRANCEVAL.

Que veux-tu donc m'apprendre ? tu pleures, tu parois dans un état violent : fais-moi partager tes peines. Tout ſemble nous promettre le bonheur, ton mariage une fois terminé.

ADRIENNE.

Il ne le ſera pas.... C'eſt ce mariage, cet événement qui doit ramener la paix dans votre famille, qui porte la conſternation dans mon cœur.

Mde DE FRANCEVAL.

Comment, Adrienne !

ADRIENNE.

Ah ! ma tendre mere, ne m'effrayez point par une ſévérité qui me forceroit à me taire... Vous ne ſavez pas encore combien je ſuis coupable.... Vous m'avez confié tous vos intérêts ; vos bienfaits, les circonſtances, tout me preſcrit de ne pas vous déſobéir, & cependant une répugnance invincible...

Mde DE FRANCEVAL.

Quoi ! ma fille ſeroit-il poſſible... mais Saint Fleuriſſe eſt fait pour être aimé ; tu ne connois pas encore toi-même les impreſſions qu'il a pu faire ſur ton eſprit.

ADRIENNE.

Il mérite ſans doute une épouſe plus accomplie.... ; Mais ma mere, j'embraſſe vos genoux, pour vous prier de ne plus lui faire eſpérer ce mariage.

Mde DE FRANCEVAL, *avec une fermeté contrainte.*

Quel changement s'eſt-il donc fait en vous, Adrienne ? eſt-ce là le moment que vous attendiez pour nous montrer dans une fille chérie la plus cruelle de nos ennemies ; la raiſon vous rappellera ſans doute à votre devoir, Saint Fleuriſſe ſera votre époux, c'eſt une choſe déterminée ; vous devez avoir aſſez de vertu pour ſentir que vous ne pouvez vous diſpenſer de l'aimer.

ADRIENNE, (*déſeſpérée.*)

Il faudra donc que je ſois ſacrifiée... mes larmes ne peuvent vous fléchir, vous me reprochez de devenir votre ennemie, & la plus aimée de toutes les meres devient mon tyran.

Mde DE FRANCEVAL, *avec bonté.*

Non, mon enfant.... mais pourquoi me forces-tu de ceſſer de te parler en amie... rappelles-toi les confidences que je t'ai faites ce matin. Depuis que tu es au monde, nous te regardons comme l'arbître de notre deſtinée, ma chere Adrienne... Il y a dix-ſept ans que nous expions la faute de t'avoir fait naître, le moment où tu dois nous délivrer de toutes les craintes, ſeroit-il l'époque d'un nou-

veau ſiécle d'infortunes, que pourrois-tu me répondre ?

ADRIENNE, (*avec fermeté & modeſtie.*)

Que ma conſcience me défend de vous obéir, que vous avez réſiſté à votre pere, lorſqu'il a voulu forcer votre inclination pour vous ſéparer de l'époux que le Ciel vous avoit reſervé, que je ne ceſſerai jamais de vous aimer & de vous reſpecter, & que rien ne pourroit égaler le déſeſpoir qui ſuivroit votre vengeance, & la privation des bontés dont vous m'avez comblée juſqu'à préſent.

Mde DE FRANCEVAL, *avec un reſſentiment pénible.*

Fille ingratte ; vous n'en avez jamais été digne ; vous avez réflechi ſur le coup que vous nous portez, & vous voulez excuſer votre cruauté en me rappellant un inſtant affreux, qui ne me laiſſe plus que le régret d'être votre mere, éloignez-vous, & ne me forcez pas à vous déſavouer.

ADRIENNE, (*éplorée.*)

Non, ma mere,... Ecoutez-moi.... Diſpoſez de ma vie... conſentez du moins à éloigner l'inſtant fatal du ſacrifice que vous exigez.

Mde DE FRANCEVAL.

Si c'eſt un ſacrifice, ayez aſſez de force pour nous l'offrir... Si vous nous aimiez, vous ſeriez la premiere à en preſſer l'exécution.... N'exigez aucun retard... Il eſt impoſſible... J'eſpere tout de vos réflexions.... allez, faites que je puiſſe encore trouver quelque douceur à vous nommer ma fille.

ADRIENNE, (*avec la plus grande agitation.*)

Toutes mes réflexions ſont faites... mon cœur ſe briſe...

tout eſt donc dit, ma mere... Je vous quitte irritée contre moi. Je mourrai de douleur de vous avoir réſiſté... Que je ſuis malheureuſe ! (*Elle ſort.*)

SCÈNE VIII.

M^DE. DE FRANCEVAL, *ſeule.*

Et ma fille me préparoit auſſi des peines.... quand ſerai-je à l'abri de tous les revers ? voilà le ſeul que j'aurois crû ne devoir pas redouter !

SCÈNE IX.

M. ET M^DE. DE FRANCEVAL,

M. DE FRANCEVAL.

Qu'est-il donc arrivé ?... Adrienne eſt éplorée, elle vient de m'embraſſer avec un tranſport, une agitation, tous mes ſens ſe ſont glacés... Elle s'eſt retirée... mais que s'eſt-il donc paſſé entre vous ?

Mde DE FRANCEVAL.

Ah ! mon ami... toutes nos eſpérances ſont évanouies.

M. DE FRANCEVAL.

Comment, elle refuſeroit !...

Mde DE FRANCEVAL.

Nous devons renoncer à jamais goûter le repos, ou acheter notre tranquilité aux dépens de la ſienne.

M. DE FRANCEVAL.

Elle ſait bien que nous ne le ferons pas.

Mde DE FRANCEVAL.

Mde DE FRANCEVAL.

Que réſoudre ? . . . toute ingrate qu'eſt Adrienne, je ne puis conſentir à la rendre malheureuſe ; ne ſeroit-il pas honteux d'ailleurs de tromper Saint Fleuriſſe.

M. DE FRANCEVAL.

Dût toute notre fortune changer de face, nous devons à notre ami ce triſte éclairciſſement. Je veux parler moi-même à Adrienne : Si elle me réſiſte... Il faudra bien ſe décider à l'égard de Saint Fleuriſſe... Ciel ! c'eſt lui-même.

SCÈNE X.

M. & Mde. DE FRANCEVAL, SAINT FLEURISSE, ROSETTE, RÉNÉ.

ROSETTE, (*conduiſant Saint Fleuriſſe.*)

EH ! Monſieur, les voilà.

SAINT FLEURISSE.

Je vous cherchois...

ROSETTE & RÉNÉ, (*Ils ſe préſentent comme pour parler à M. & Madame de Franceval qui ſont dans l'abattement, ce que voyant Roſette elle dit à Réné.*)

Ce n'eſt pas-là le moment.

SAINT FLEURISSE.

Comment ſe trouve Mademoiſelle Adrienne ? Son état m'a fait de la peine.

Mde DE FRANCEVAL.

Ce ne ſera rien, j'eſpere,... des réflexions... des inquiétudes. (*tout bas à Roſette.*) Vois ſi Adrienne eſt dans

ſa chambre, reviens me le dire, j'ai à lui parler. (*Roſette ſort.*)

RÉNÉ, (*à M. Saint Fleuriſſe.*)

Monſieur, me voilà bientôt votre Intendant, j'aurai ſoin de vos affaires... je vous recommande les miennes. (*Il va pour ſuivre Roſette.*)

SAINT FLEURISSE, (*à René.*)

Sois tranquille... à propos... fais-moi connoître ce jeune homme, (*à M. de Franceval*) celui dont vous m'avez parlé.

RÉNÉ.

C'eſt le neveu de Francœur.

M. DE FRANCEVAL, *indiquant une réflexion ſubite.*

Il eſt étonnant qu'il ne ſe ſoit pas encore montré. (*René ſort.*)

SCENE XI.

M. & M^DE. DE FRANCEVAL, SAINT FLEURISSE.

SAINT FLEURISSE.

VOUS me paroiſſez bien inquiets... Allons, mon cher ami... un peu plus de gaieté... Le bonheur s'approche... L'avenir ne nous promet que des conſolations.

M. DE FRANCEVAL, *avec une diſſimulation forcée.*

Ah ! on ſe croit heureux quelquefois... On s'en flatte, & il arrive des choſes ſi biſarres.

SAINT FLEURISSE.

Ma foi ! je ne vois rien qui puiſſe nous traverſer.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, ROSETTE.

ROSETTE, (*tremblante, parlant bas à M. de Franceval.*)

MONSIEUR, Mademoiſelle Adrienne n'eſt point dans ſa chambre. On croit l'avoir vu ſortir par la petite porte du jardin... Il y avoit une chaiſe de poſte... on croyoit que c'étoit vous... Monſieur, vous pâliſſez.... Qu'eſt-ce que cela veut dire?

M. DE FRANCEVAL, *avec exploſion.*

Ah Ciel! mais cela ne ſe peut pas.

SAINT FLEURISSE.

Mon ami, qu'avez-vous?... Vous trouvez-vous mal?

Mde DE FRANCEVAL.

Qu'eſt-ce donc, Roſette? Qu'es-tu venue lui dire?

ROSETTE, (*effrayée.*)

Ah! Madame!

Mde DE FRANCEVAL.

Eh bien! parles donc, expliques-toi?

ROSETTE.

Madame, Mademoiſelle Adrienne eſt ſortie par la petite porte du jardin, il y avoit une chaiſe attelée... c'eſt ce qui a frappé, Monſieur...

Mde DE FRANCEVAL, *avec effroi.*

Dieux! que de coups à la fois!

SAINT FLEURISSE, (*allant de l'un à l'autre.*)

Quel eſt donc ce déſeſpoir, mon cher Vorcelles... mon ami..? Et vous, Madame, vous n'avez donc plus de confiance en moi.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, RÉNÉ.

RÉNÉ.

MONSIEUR, le neveu & l'oncle ſont ſortis à cheval.

Mde DE FRANCEVAL.

Comment, Francœur & Germain ſont ſortis à cheval! y a-t-il long-tems?

RÉNÉ.

Il n'y a pas un quart-d'heure, Madame... Ils alloient ventre à terre & ſembloient eſcorter une chaiſe de poſte...

Mde DE FRANCEVAL, *rapidement.*

Ciel! quel ſoupçon! ſeroit-il poſſible! Germain! Francœur! c'eſt un complot déteſtable, Adrienne! ah! qu'eſt-elle devenue?

M. DE FRANCEVAL, (*douloureuſement.*)

Elle eſt perdue... Je cours... (*Il veut ſortir.*)

SAINT FLEURISSE, (*l'arrêtant.*)

Je vous comprends... C'eſt le plus cruel événement...; Réné, fais ſeller promptement des chevaux, (*Réné ſort avec Roſette.*) Vorcelles, ne me ſuivez pas... Voyez l'état affreux où eſt votre épouſe, elle a beſoin de vos ſecours... Remettez tout à ma prudence... Calmez-vous, Adrienne eſt vertueuſe.... Les choſes ne peuvent être portées à tant

d'excès. Vorcelles, vous n'auriez pas dû avoir de réserve pour moi. Mais le tems est précieux. Je cours après vos ravisseurs, vous ne me reverrez qu'avec votre fille.... Si mon amour que vous avez indiscrétement nourri, a pu l'éloigner de vous. C'est mon amitié, que vous avez offensée qui doit vous la rendre (*Il sort.*)

SCENE XIV.

M. & Mde. DE FRANCEVAL.

Mde DE FRANCEVAL.

VOILA donc la récompense qu'elle réservoit à notre tendresse!..

M. DE FRANCEVAL.

Je ne vois dans cette aventure, qu'une suite d'horreurs; je n'ose m'interroger pour connoître ceux qui les ont tissues.

Mde DE FRANCEVAL.

Il n'en faut pas douter, c'est Germain, c'est Francœur, Germain, ce fourbe, je m'intéressois à lui... Ils ont arraché Adrienne de l'asile de la paix... Elle nous adresse peut-être inutilement ses plaintes : ses cris ne parviennent point à un pere, à une mere, qu'elle a laissés en proie à la douleur... Que veut-on ?

SCÈNE XV.

M. & Mde. DE FRANCEVAL, ROSETTE.

ROSETTE, (*accourant.*)

MADAME.... Madame... des nouvelles... Voilà une lettre... Elle vous eſt adreſſée.

M. DE FRANCEVAL.

Et qui vous l'a remiſe ?

ROSETTE.

Un homme du Village... ſuivant ce qu'il nous a dit... il l'a reçue de Francœur.

M. DE FRANCEVAL.

Qu'on ne laiſſe point ſortir cet homme.

ROSETTE.

On le retient, Monſieur...

Mde DE FRANCEVAL, (*ouvrant la lettre.*)

Qu'allons-nous apprendre ! (*elle lit.*) « Madame. Cette » lettre vous trouvera dans des allarmes qu'elle doit diſſi- » per : Adrienne eſt avec des perſonnes à qui vous ne » craindriez pas de la confier vous-même ; ſa faute eſt de » ne pouvoir ſe lier à un homme qu'elle n'a pas choiſi » pour époux. J'oſe croire qu'elle n'auroit pas pour moi » la même répugnance... Il ſeroit barbare de la contrain- » dre... Vous l'aimez, un inſtant ſuffira pour lui porter » ſon pardon. S'il n'en eſt plus pour elle, elle a fait vœu » de renoncer au monde, & nous la perdrons tous : Je » ne ſuis pas indigne de votre alliance, vous ſavez que » nous ſommes de la même Province, mon pere eſt aſſez » connu, il ne faut que le nommer. Je ſouhaite que vous

» vouliez ne pas dédaigner pour gendre, le malheureux » Germain de Fontreuil. »

Mon frere!... Ah grand Dieu ! Je ſuccombe. Ah ! Monſieur, laiſſez, laiſſez-moi mourir ! (*Elle tombe anéantie.*)

ROSETTE.

Madame... Madame...

Mde DE FRANCEVAL.

Eloignez-vous.... Je ne veux perſonne.... Je ne veux que la mort.

M. DE FRANCEVAL, (*d'un ton conſolant.*)

Chere épouſe... ne te laiſſes point abattre, Saint Fleuriſſe les a ſuivis, je me flatte que nous n'aurons à leur reprocher que de l'imprudence.

Mde DE FRANCEVAL.

Quelle imprudence, juſte Ciel ! Vorcelles, le Ciel nous punit, je fus auſſi coupable que ma fille... Il la punira quelques jours.

M. DE FRANCEVAL.

Eſpérons encore en lui...

Mde DE FRANCEVAL.

Nous l'avons trop offenſé, ſa juſtice n'eſt pas ſatisfaite. Puiſſe-t-il après avoir lancé ſur nous les traits de ſa colere, ne pas nous trouver indignes de ſa clémence.

(*Madame de Franceval quitte la Scène appuyée ſur ſon époux, il fait des efforts pour déguiſer ſa douleur ; Roſette ſort attendrie, les ſuit avec empreſſement & ſoutient auſſi ſa Maîtreſſe.*

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

(*Le Théâtre repréſente un Bois, à droite eſt la porte d'une Ferme.*)

SCÈNE PREMIERE.

FRANÇOIS, *ſeul*, (*Il ſort de ſa maiſon avec précaution.*)

EH bien ! Ne voilà-t-il pas aſſez d'embarras pour un pauvre Payſan. Ecoutez les gens de la ville, les Philoſophes, ils croient que nous vivons toujours ſans ſoucis, ſans inquiétude ; Cependant que de peines dans un ſeul jour ; mille préparatifs à faire pour le départ de notre Maître ; du meilleur Maître qu'on puiſſe avoir, qui va laiſſer ſon Château & tous ſes biens à notre garde ; & puis ſa fille qui vient dans le même tems mettre auſſi à notre garde ce qu'elle a de plus précieux, ſa réputation, ſon honneur : & pourquoi ça ? parce qu'il eſt venu quelqu'un pour l'épouſer, dont elle ne veut pas, & parce qu'elle ne ſait comment arranger ça avec ſes parens, la v'là qui vient ici ſe déſoler, ſe lamenter : & j'ſommes forcés de partager ſes chagrins parce que j'l'aimons, parce que not' femme l'a nourrie, & que j'aimons not' femme, & puis les parens qui peut-être après... Qui diable pourroit arranger tout ça. Fauroi êrre pis qu'un Magiſter. Ces Damoiſelles de grande maiſon ſont drôles auſſi, les maris que leurs parens leur deſtinont ne ſont jamais de leur goût. Vivent les filles de Village, elles aimont toujours le prétendu, tredame, c'eſt qu'ils ne

les épouſont jamais ſans s'être bien connus auparavant. Ah! je ſommes pû mâtois qu'on ne s'imagine.

SCÈNE II.

FRANCOIS, MATHURIN.

FRANÇOIS.

EH bien ! qu'y a-t-il, Mathurin ?

MATHURIN, (*d'un ton ſimple.*)

Rien de nouveau depuis que je vous avons quitté ; mais vous ne m'avez pas dit de quel côté doit venir le cheval de ce Monſieur.

FRANÇOIS.

Du côté du Château... mais il ne falloit pas quitter ton poſte.

MATHURIN.

Faut ben que je ſache de quel côté regarder. Faura toujours lui dire qu'all' eſt ici, Mademoiſelle, n'eſt-ce pas, à ce Monſieur ?

FRANÇOIS.

Oui, prends bien garde de te tromper. Un joli jeune homme, en uniforme militaire d'Officier : ſais-tu ce que c'eſt qu'un uniforme ?

MATHURIN.

Pardi ! eſt-ce que tout le monde ne connoît pas ç'à aujourd'hui ; je crois que vous me prenez pour un ſot. (*Il ſort.*)

FRANÇOIS, *ſeul.*

Nous v'là en ſûreté de ce côté-là.

SCÈNE III.

FRANCOIS, FRANCOISE.

FRANÇOISE, (*ſur le ſeuil de ſa porte.*)

N'y a-t-il rien à craindre ?

FRANÇOIS.

Non ! comment va Mademoiſelle Adrienne ?

FRANÇOISE, (*approchant.*)

Elle pleure toujours, c'eſt ſans fin, elle ne peut pas ſe conſoler. Ah ! j'ai pleuré la moitié autant qu'elle... Elle m'a fait tant de bien.

FRANÇOIS.

Oui, c'eſt vrai... mais j'ai peur que le pere & la mere ne ſoyons pas contents de toute cette manigance-là, je dépendons d'eux une fois...

FRANÇOISE.

Oh ! ne crains rien... Elle eſt venue ici tant ſeulement pour que tout ça ſe débrouille au Château ; ſon deſſein eſt bien d'y retourner... & puis, vois-tu, quand des enfants auſſi jolis que Mademoiſelle Adrienne pleurent, les peres & meres finiſſent toujours par vouloir comme eux : ainſi M. de Franceval, qui voudra bientôt la volonté de ſa fille, ne nous voudra pas de mal, d'avoir voulu, ce que ſa fille vouloit dans ce moment-ci.

FRANÇOIS.

Ah ! voilà qu'eſt expliqué... Je baille itou ma volonté à ces volontés-là.

FRANÇOISE.

Il fait preſque nuit... perſonne ne la verra ; je vais tâcher de la faire ſortir un peu, ça la diſſipera. (*Ella va à la maiſon la chercher.*)

FRANÇOIS, (*ſeul un moment.*)

Il eſt ſûr que d'une certaine façon, c't'enfant-là n'a pas tort, ni nous non plus.

FRANÇOISE, (*reparoiſſant ſur la porte.*)

(*A François.*) Elle vient... Sortez, Mademoiſelle, ça vous diſſipera... Il n'y a que François.

SCÈNE IV.

FRANÇOIS, FRANÇOISE, ADRIENNE *éplorée & dans le plus grand déſordre.*

ADRIENNE.

Ah Dieu ! perſonne n'eſt venu, vous n'avez point de nouvelles ?

FRANÇOIS.

Non, Mameſelle... mais il n'eſt pas tard, nous en aurons bientôt.

ADRIENNE.

Malheureuſe que je ſuis !

FRANÇOISE.

Ne vous chagrinois donc pas ſi fort.... Mameſelle..., prenez courage... tout ça s'arrangera.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, MATHURIN, *accourant.*

MATHURIN.

EH vîte ! ce Monſieur dont vous m'avez parlé, il vient comme le diable...

FRANÇOIS.

Et qui !

MATHURIN.

Pargué, M. l'Iniforme... Celui dont nous ſommes convenus... Je ne l'ai jamais vu, mais je l'ai ben reconnu, tenez, le v'là...

SCENE VI.

FRANÇOIS, FRANÇOISE, ADRIENNE, MATHURIN, GERMAIN.

GERMAIN.

ADRIENNE !... ah ! ma chere Adrienne !

ADRIENNE.

Ah ! Germain, qu'avons-nous fait... Que s'eſt-il paſſé ?

MATHURIN, (*à part d'un air malin.*)

Il n'avoit morgué pas tort de ſe dépêcher, ils s'aimont ben : ah ! bon, tant mieux.

FRANÇOIS, *à Mathurin.*

Allons, laiſſe-nous... laiſſe-nous.... retourne là-bas, prends toujours bien garde, & ſi quelque choſe vient, accours nous avertir.

MATHURIN.

Oh ! que laiſſez faire : allez j'ai de bons yeux... hum... hum... (*Il ſort.*)

SCÈNE VII.

FRANÇOIS, FRANÇOISE, ADRIENNE, GERMAIN.

ADRIENNE.

EH bien ! Germain, notre ſort eſt-il décidé !

GERMAIN, (*avec embarras.*)

Adrienne, il eſt décidé que je ne ceſſerai jamais de vous aimer, je ne pourrois vivre ſans cela.

ADRIENNE.

Mais qu'avez-vous fait ?

GERMAIN.

Ma chere Adrienne, depuis que vous m'avez forcé de vous quitter à l'entrée du bois, j'ai retourné joindre Francœur, il avoit envoyé ma lettre.... Le Payſan qui l'a portée, & qui devoit venir nous rendre réponſe.... n'eſt pas encore revenu.

ADRIENNE, *avec force.*

Il n'eſt pas revenu !.. & vous paroiſſez... Juſte Ciel ! & ſi quelqu'un arrivoit, nous ignorons la déciſion de mes parens, & vous oſez... Ah, Monſieur, s'ils venoient à préſent conduits par la vengeance... s'ils me rencontroient avec vous... Fuyez, Monſieur, éloignez-vous, avant que vous vinſſiez, j'oſois encore me croire excuſable.

GERMAIN.

Mais Francœur doit me joindre ici, il aura de bonnes nouvelles... il ne peut tarder, seulement un quart-d'heure.

ADRIENNE.

Un quart-d'heure... Ce quart-d'heure me coûtera peut-être un jour bien des larmes...

GERMAIN.

Non, un instant... un instant... Je vous en conjure...

(*François & Françoise paroissent solliciter pour Germain.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÈCÉDENS, MATHURIN.

MATHURIN, (*acourant.*)

Eh ! M. François, M. François, v'là l'autre... Il n'est pas loin.

FRANÇOIS.

L'autre ! & qui l'autre ?

MATHURIN.

Et l'autre, stilà que j'avons vu quelquefois ici... qui m'avoit mis une fois ste cocarde, qui disoit toujours qu'on avoit besoin d'un homme comme moi à l'armée.

FRANCOIS.

Ah ! parbleu, c'est Francœur.

MATHURIN.

Oui, justement Francœur.

GERMAIN, *avec transport.*

Eh bien ! ne le disois-je pas, il s'est hâté, il a de bonnes nouvelles.

MATHURIN.

Tatigué, c'est un Monsieur bien drôle stilà... Nous allons bien rire.

FRANÇOIS.

Oui, nous en avons grande envie... allons, va toujours te mettre au même endroit.

MATHURIN.

J'y vas... j'y vas... Tenez le v'là... le v'là... bon jour, M. Francœur. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

FRANÇOIS, FRANÇOISE, ADRIENNE, GERMAIN, FRANCŒUR.

FRANCŒUR, (*essoufflé.*)

AH ! vous voilà Monsieur... Je n'en puis plus... n'est-il arrivé rien de fâcheux.

GERMAIN.

Non, il n'y a que la crainte qui nous tourmente.

FRANCŒUR, (*buvant.*)

Il faut du courage, Monsieur... Ce que j'ai à vous dire n'est pas consolant. D'abord notre émissaire n'est pas encore revenu.

GERMAIN.

Et pourquoi as-tu quitté, comment veux-tu que nous fachions ?

FRANCŒUR.

Nous ne ſavons que trop, de par tous les diables.... Dès que vous m'avez quitté, je me ſuis approché des murs du Château... mon Payſan n'eſt point ſorti, ſans doute on l'a retenu ; heureuſement il étoit bien endoctriné... Mais à une portée de fuſil de là... j'ai vu M. de Saint Fleuriſſe à cheval, qui prenoit des informations.... J'ai cru qu'il n'y avoit rien de mieux à faire que de vous prévenir.

ADRIENNE.

Ah ! grand Dieu ! quelles ſuites affreuſes doit avoir tout ceci : ah ! je me ſuis trop aveuglée.

FRANCŒUR, (*bas à Germain.*)

Tâchez de reſter ſeul avec moi.

GERMAIN.

Mais enfin ?

FRANCŒUR.

Mais enfin, vous voyez bien... M. Saint Fleuriſſe eſt ſorti, c'eſt pour vous chercher, pour chercher Mademoiſelle, pour vous l'enlever, on a retenu le Payſan... Les Parens n'entendent pas de raiſon... Il n'y a pas de milieu. Tout eſt perdu.

GERMAIN.

Tout eſt perdu, ma chere Adrienne, je vous aurois perdu.

ADRIENNE.

Il eſt trop vrai, vous m'avez trompée, Germain, vous avez abuſé de ma crédulité ; vous m'avez rendue indigne de l'eſtime de tous ceux qui ſavent honorer la ſageſſe.

GERMAIN,

GÉRMAIN, (*douloureuſement.*)

Et vous auſſi, Adrienne... vous m'abandonnez... Eſt-ce-là ce que vous m'avez promis ?

ADRIENNE.

Laiſſez, je vous tiendrai tout ce que je vous ai promis, bientôt une retraite auſtère va me ſouſtraire au danger de vous voir, à vos ſéductions & aux pourſuites des autres.

GERMAIN, (*avec une action qui augmente peu à peu.*)

Oui, vous vous éloignerez d'un monde que je déteſte... vous irez chercher cet aſile... mais vous ne vous y réfugierez que pour pleurer ma perte... Vous m'accuſez d'artifice... Je dois vous donner de ma foi un témoignage irréprochable.... Je veux ôter à vos perſécuteurs juſqu'au pouvoir de vous forcer à m'oublier; vous êtes à moi, rien que la mort ne peut me ſéparer de vous... Je n'aurai jamais d'autre épouſe, j'en atteſte, l'honneur, le Ciel!... Il entend mes promeſſes; qu'il en ſoit le garant; qu'il me puniſſe ſi je manque à mes ſermens : c'eſt devant lui, c'eſt en préſence de ces gens vertueux & amis de la vérité, que je jure de mourir votre époux : ils ſont les témoins d'une union que notre volonté & notre conſcience doivent rendre indiſſolubles : qu'on vienne actuellement vous arracher de mes bras, que cet homme qui fait valoir ſes ſervices pour vous mériter ſe préſente, que vos parens viennent réclamer leurs droits tyranniques, je leur obéirai... Votre pere eſt devenu le mien, le reſpect me défend de lui réſiſter... mais je m'immolerai à ſa vue... à vos pieds... mon ſang ſera le ſceau de notre hymen; j'expirerai en vous embraſſant, en vous nommant mon épouſe, Adrienne... Vous ne refuſerez pas des larmes au ſouvenir du ſacrifice que vous aura fait l'amour.

ADRIENNE, (*attendrie.*)

Je n'y ſurvivrois pas, Germain.

FRANÇOISE, (*pleurant.*)

Comme il vous aime, Mademoiſelle!

FRANÇOIS, (*auſſi pleurant.*)

Si Monſieur & Madame pouvoient voir cela.

GERMAIN.

Puis-je eſpérer, Adrienne?

ADRIENNE.

Vous ne devez pas craindre, Germain: vivez pour ne jamais changer de ſentimens.

FRANÇOIS.

Ma foi... Mameſelle... j'en ai pleuré... Tenez, Monſieur, je voudrois que ce ſoit ma fille... mais rentrons... (*Germain reſte en arriere.*) Monſieur peut venir auſſi.... allez, allez, la Providence conduira cela à bonne fin.

FRANCŒUR, (*agité & embarraſſé.*)

Monſieur, avant de rentrer... nous devrions examiner ici autour... Allons juſqu'à l'entrée du verger... où nous avons laiſſé nos chevaux. (*bas.*) Reſtez ſeul.

GERMAIN, (*comprenant l'intention de Francœur.*)

Ah oui!... oui ſans doute.... Ma chere Adrienne, je vous réjoins... je vous rendrai compte de tout.

ADRIENNE.

Revenez... revenez... votre abſence que j'aurois déſirée, il n'y a qu'un inſtant, ſeroit à préſent la plus cruelle de toutes mes peines.

FRANÇOIS, (*il rentre avec Françoiſe & Adrienne.*)

Bien... bien...

SCÈNE X.

GERMAIN, FRANCŒUR.

GERMAIN.

EH bien ! qu'as-tu donc à me dire ?

FRANCŒUR.

Comment, morbleu, Monſieur... eſt-ce que vous avez oublié... Et ce que vous m'avez donné pour remettre à M. de Saint Fleuriſſe ?

GERMAIN.

Ah !... & bien viendra-t-il ?

FRANCŒUR.

Oui.... il l'a promis... Il a reçu votre billet en quittant le village.... Je le lui ai fait remettre... J'en ai été témoin.... Il a héſité long-tems, & a paru promettre d'un air de pitié... qu'il viendroit... Il a cependant envoyé au même inſtant un payſan au Château.

GERMAIN.

Il viendra ... Ah ! je me priverai de revoir Adrienne... Je ne pourrois la quitter... Eſt-ce que Saint Fleuriſſe ne ſera pas ſeul ?

FRANCŒUR.

Pardonnez-moi, il l'a promis.

GERMAIN.

Eh bien ! je n'aurai pas beſoin de toi.

FRANCŒUR.

Vous n'aurez pas besoin de moi.... Francœur ne vous suivroit pas.

GERMAIN.

Mais, s'il est seul.

FRANCŒUR.

S'il est seul... Il est vrai qu'il ne faut pas aller deux pour en tuer un : s'il pouvoit amener son René.... Oh! bon, cela n'a pas servi... Ah rage! ah tonnerre..! Tenez, Monsieur, vous avez beau dire, je ne resterai pas là.... Je me battrai avec le premier venu... & s'il alloit vous tuer.... Ah ! vous verriez pour lors...

GERMAIN.

S'il me tue, mon ami, je ne serai plus malheureux... Tu auras encore des services à me rendre... Ecoutes-moi... Il faut qu'Adrienne n'ait pas le moindre soupçon de notre combat... si je péris, tu reparoîtras ici, avec un air tranquille.

FRANCŒUR, (*furieux.*)

Avec un air tranquille !

GERMAIN.

Ecoutes-moi donc... tu diras à Adrienne que je me suis éloigné... que j'ai cru devoir me sacrifier à sa tranquillité. Tu iras ensuite trouver Saint Fleurisse.

FRANCŒUR.

Ah!... à la bonne heure!

GERMAIN.

Tu l'assureras que je ne le haïssois pas... que je n'étois ennemi que de son bonheur.

FRANCŒUR.

Non, non, Monsieur... Je ne lui dirai point cela...; ne m'en chargez pas. S'il vous tue, il me tuera aussi... où je vous vengerai.... Voilà tout ce que je peux faire pour vous... moi vous survivre... non.

GERMAIN.

Ah ! mon cher & brave ami !

FRANCŒUR, (*les larmes aux yeux.*)

Oui, Monsieur... Je le suis, votre ami... Et vous, vous êtes tout pour moi... Vous êtes... mon pere... mon Maître... mon frere... accordez-moi une grace, ne me la refusez pas... souffrez que je vous embrasse.

GERMAIN, (*le prenant dans ses bras.*)

Tu m'ôterois un plaisir, si tu ne le faisois pas... Pourquoi hésitois-tu ? suis-je plus que toi..? La fortune & les dangers de notre état, ne sont-ils pas les mêmes pour tous les deux... Mon ami... Nous sommes deux hommes, si la vanité & l'ignorance ont établi entre nous quelques distances, le zèle qui t'attache à ma destinée, ton désintéressement & la bonté de ton cœur, me rendront toujours glorieux de t'appeller mon égal.

SCÈNE XI.

GERMAIN, FRANCŒUR, MATHURIN.

MATHURIN, (*accourant.*)

EH ! sauvez-vous... sauvez-vous : Les voilà.

FRANCŒUR.

Et qui ?

MATHURIN.

Je ne sais pas... Deux cavaliers... un est le Maître & l'autre le valet, je crois... Ils ont vu vos chevaux... Le Maître est descendu... Il a parlé de M. François.... Il a demandé le chemin de la Ferme.

FRANCŒUR.

Ce n'est pas M. de Franceval... par conséquent...

MATHURIN.

Oh! non... Je le connoissons bien, celui-là... ce n'est pas lui.

FRANCŒUR.

Cours l'observer encore, je te suis... (*Mathurin sort.*) C'est sûrement M. Saint Fleurisse... Si je puis l'éloigner, je vous ferai avertir de venir le joindre. S'il persiste à vouloir venir à la ferme, vous l'arrêterez & le conduirez ensuite où vous voudrez... Remettez-vous.... Songez qu'il y a de l'avantage à être de sang froid. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

GERMAIN, *seul.*

De sang-froid... J'en suis bien éloigné... Je vais combattre pour Adrienne, je vais la disputer... Il a fallu lui cacher mon projet... Elle l'auroit condamné... Elle auroit eu raison.... ma passion m'a rendu injuste, féroce... Je ne suis plus un amant, je suis un forcené qui voudroit immoler à ma passion tous ceux qui ne peuvent pas la partager... Voici Francœur... Ah! sans doute mon rival est avec lui.

SCÈNE XIII.

GERMAIN, SAINT FLEURISSE, FRANCŒUR.

FRANCŒUR, (*arrivant avec Saint Fleuriſſe du fonds du Théâtre.*)

VOUS n'avancerez pas plus loin, Monſieur... Car voilà M. de Fontreuil.

SAINT FLEURISSE, (*très-froidement allant à Germain.*)

Vous voilà donc à la fin, Monſieur, embraſſez-moi.

FRANCŒUR, (*étonné.*)

Ah !... ah !

GERMAIN.

Mais, Monſieur, ſongez-vous ?

FRANCŒUR.

Embraſſez, embraſſez toujours : Qu'eſt-ce que cela fait ; cela n'empêchera rien ?

GERMAIN.

Ne ſavez-vous pas, Monſieur, pourquoi vous venez ? Eloignons-nous.

SAINT FLEURISSE.

Non, non, reſtons-ici, nous ſommes fort bien.

GERMAIN.

Mais, Monſieur...

SAINT FLEURISSE.

Mais, jeune homme... Ecoutez-moi... m'avez-vous cru auſſi étourdi que vous..? Penſez-vous que je vienne ici

pour attenter à vos jours. ? Vous avez besoin de vivre, pour vous connoître & pour vous repentir.

GERMAIN.

Voulez-vous ajouter des affronts..?

SAINT FLEURISSE, (*avec énergie.*)

Puissiez-vous rougir de ceux dont vous vous êtes couvert. Puissiez-vous connoître vos torts envers M. de Fontreuil pour les réparer.... Je vous parle au nom de ce vieillard respectable.... qui a élevé votre enfance: vous rappellez-vous ses bienfaits, êtes-vous pénétré de ses plaintes & de votre ingratitude ? ne vous sentez-vous pas indigne de jouir d'un titre qu'il vous a laissé usurper ?

GERMAIN.

Quel titre ai-je donc usurpé ?

SAINT FLEURISSE.

C'est le secret qui me reste à vous apprendre... secret fatal pour toute votre famille.... Il n'étoit point votre pere... C'est l'amitié qu'il conservoit pour un frere malheureux & plein d'honneur, dont vous êtes le fils, qui le porta à vous adopter. Votre sort eût été déplorable, si votre Oncle ne vous eût prodigué des secours dont vous l'avez indignement récompensé, c'est à vous qu'il sacrifioit la fortune de deux enfants qui l'aiment & le chérissent.

GERMAIN.

Ah ! que m'apprenez-vous.... Voilà ce qu'on m'avoit écrit & que je ne pouvois comprendre : M. de Fontreuil n'est pas mon pere. Quels sont donc ses enfants ?

SAINT FLEURISSE.

Frémiſſez de les connoître...? Tremblez à l'aſpect du précipice d'où je viens vous tirer. La mere d'une amante auſſi imprudente que vous, eſt ſa fille.... Madame de Franceval eſt cette Julie que vous croyiez votre ſœur. Son mari eſt Vorcelles dont vous avez entendu parler.

GERMAIN.

Qu'entends-je !... ah ! Monſieur, que je ſuis coupable !

SAINT FLEURISSE.

Voyez l'abîme où vous entraîniez une jeune innocente que vous avez ſéduite. Vous allez voir ces gens à qui vous avez cauſé tant d'alarmes. Oſerez-vous ſoutenir leur préſence ? oſez-vous ſoutenir la mienne..? Armez donc à préſent votre bras contre moi.... Jeune inſenſé ! avez-vous ſongé en venant vous battre, que la mort pouvoit être la punition de vos erreurs. Deſcendez au fond de votre ame, reconnoiſſez-vous : ingrat & barbare envers un bienfaiteur que vous deviez adorer ; infidele à des devoirs ſacrés que vous deviez remplir ; ſéducteur d'une innocence que vous deviez reſpecter ; cherchant à ôter la vie à un homme qui vous aime & vous plaint, malgré la ſoif que vous aviez de ſon ſang... Eſt-ce dans cet état que vous deviez vous expoſer à périr..? Criminel, mépriſable, & flétri dans l'opinion des hommes, comment auriez-vous ſoutenu l'examen rigoureux & les regards ſévères de la Divinité ?

GERMAIN.

Puis-je mériter de vivre... Ah ! Monſieur, je ſuis indigne de vos bontés, de celles d'un oncle tendre que j'ai offenſé... Ah ! quel événement !

FRANCŒUR, (*comme ſtupéfait.*)

Ma foi... Je n'en reviens point... Il ne ſe bat pas...: Mais c'eſt un brave homme.

SAINT FLEURISSE.

Conduiſez-moi vers Adrienne.

FRANCŒUR.

Je vais la faire venir, ſi vous voulez, Monſieur.

SAINT FLEURISSE.

Si elle le veut... allez toujours la prévenir.

FRANCŒUR, (*va à la porte de la Ferme.*)

Ouvrez, ouvrez, c'eſt moi. (*Il entre dans la Ferme.*)

GERMAIN.

Monſieur, je n'oſerai jamais paroître aux yeux de ſon pere, ni me dire ſon parent.

SAINT FLEURISSE.

Laiſſez-moi ménager tout cela.... Je ſuis content...: Cette honnête confuſion juſtifie la bonne opinion que j'avois de votre caractere.

SCENE XIV.

ADRIENNE, GERMAIN, SAINT FLEURISSE; FRANÇOIS, FRANÇOISE, FRANCŒUR.

FRANCŒUR.

VENEZ, Mademoiſelle, venez, tout eſt bien changé...: rapportez-vous-en à Monſieur.... Il va vous expliquer tout cela. Je vais actuellement au devant de Monſieur de Franceval. (*Il ſort.*)

ADRIENNE, (*honteuſe, confuſe, abordant Saint Fleuriſſe.*)

Monſieur... où ſont mes parens?...

SAINT FLEURISSE.

Ils vous attendent, Mademoiſelle.

ADRIENNE.

Monſieur... Vous avez bien des reproches à me faire?

SAINT FLEURISSE.

Aucun, Mademoiſelle.... Vous ne me connoiſſiez pas aſſez; ſi vous aviez connu tous ceux que vous aviez intérêt de bien connoître.... votre couſin auroit été moins imprudent.

ADRIENNE.

Mon Couſin! eſt-il donc vrai?

SAINT FLEURISSE.

Oui, celui de votre mere... Il paſſoit pour le frere dont elle m'a demandé des nouvelles devant vous.

ADRIENNE, *vivement & par exclamation.*

Je n'aurois jamais cru que mes peines puſſent encore s'accroître.

SAINT FLEURISSE.

Vous n'êtes pas raiſonnable... Il eſt votre couſin: eh bien! c'eſt un nouveau titre pour l'aimer... Seriez-vous fâchée de me voir diſpoſé à lui céder des droits plus précieux..? Allons, oſez le regarder... Ne m'ôtez pas l'unique ſatisfaction qui puiſſe me reſter, celle de vous ſavoir heureuſe... Elle me conſolera du malheur de n'avoir pu vous mériter.

ADRIENNE.

Ah! Monſieur... Vous vous vengez bien cruellement.

GERMAIN.

Mais, Monſieur.

SAINT FLEURISSE, (*les uniſſant.*)

Mais, Monſieur, il eſt permis d'aimer, d'épouſer ſa petite couſine.

GERMAIN, (*avec tranſport.*)

Que nous étions inſenſés!... M. de Franceval pourra-t-il jamais me pardonner. Je voudrois verſer tout mon ſang pour me punir de l'avoir offenſé.

SAINT FLEURISSE.

Homme extrême!... toujours dans l'ivreſſe... Vous allez voir M. de Franceval... Il eſt averti... Vous lui devez de ſinceres excuſes... mais je connois aſſez vos cœurs pour être perſuadé que vous n'avez pas à lui faire des réparations.

FRANCOIS & FRANÇOISE, (*ſuppliant.*)

Monſieur...

SAINT FLEURISSE.

François, un attachement trop aveugle peut avoir quelquefois des ſuites funeſtes. Rentrez: Je me charge de tout envers M. de Franceval. (*Les Payſans rentrent.*)

ADRIENNE.

Si les ſuites de notre imprudence... l'avoient mis hors d'état...

SAINT FLEURISSE.

Ne craignez rien; ce que je lui ai fait dire doit l'avoir conſolé.

GERMAIN.

J'entends le bruit d'une chaiſe... quelqu'un vient...

ADRIENNE, (*tournée vers la couliſſe.*)

C'eſt lui... Il deſcend... Ah ! c'eſt lui... Monſieur, le voilà, (*elle court à ſon pere & tombe à ſes pieds.*)

SCENE XV, *& derniere.*

M. DE FRANCEVAL, ADRIENNE, GERMAIN, SAINT FLEURISSE, FRANCŒUR, *un peu en arriere.*

M. DE FRANCEVAL.

ADRIENNE... ma chere fille.

ADRIENNE.

Mon pere ! vous m'aimez encore... me pardonnez-vous ?

M. DE FRANCEVAL.

Mon enfant, ne parles point de pardon... ne me fais pas croire que tu es coupable... (*à Saint Fleuriſſe*) mon cher ami.

SAINT FLEURISSE.

Vous avez bien tardé.

M. DE FRANCEVAL.

Vous allez en ſavoir la cauſe... où eſt Germain ?

GERMAIN, (*qui s'eſt tenu éloigné, s'approchant.*)

Ah ! Monſieur... Daignerez-vous oublier ?...

M. DE FRANCEVAL.

Mon cher Parent... Ce n'eſt pas moi qu'il faut implorer... C'eſt de votre Oncle... De notre digne pere, qu'il faut obtenir votre grace ; il vient d'arriver au Château, vous pouvez nous y ſuivre.

GERMAIN.

Comment... M. de Fontreuil... mon Oncle... eſt chez vous, Monſieur ?

SAINT FLEURISSE.

Eſt-il poſſible !

M. DE FRANCEVAL.

Il vous ſuivoit à une demie journée de diſtance, il vouloit nous ſurprendre. Jugez de la ſituation affreuſe où il nous a trouvés... Il a tout appris.

GERMAIN.

Comment, Monſienr, il ſait que je ſuis...

M. DE FRANCEVAL, (*ſéverement.*)

Oui, mon cher Couſin, il n'ignore aucune de vos folies, & il eſpere, comme moi, que vous deviendrez plus ſage. (*à Saint Fleuriſſe.*) Mon ami, j'ai vu couler ſes pleurs, il ne peut quitter mon épouſe... Il attend Adrienne avec une impatience qu'il ſeroit barbare de prolonger... Partons.

GERMAIN, (*bas à Saint Fleuriſſe.*)

Monſieur, je n'eſpere qu'en vous.

SAINT FLEURISSE.

(*à Germain.*) Soyez tranquille. (*haut.*) Mon ami, il eſt de bonne foi ; n'avez-vous pas de meilleures nouvelles à lui donner... Si votre fille oſoit parler... Allons, mettez tous nos cœurs à leur aiſe... C'eſt de vous que dépend leur deſtinée.

M. DE FRANCEVAL.

Vous m'étonnez... & mes engagemens avec vous.

SAINT FLEURISSE.

Ils ne subsistent plus.... J'ai fait un grand sacrifice.... Mon ami, il faut m'en payer par celui de votre ressentiment... Tenez, tenez, voyez-les, ils sont si intéressants !

ADRIENNE, (*suppliant.*)

Mon tendre pere !

GERMAIN, (*suppliant.*)

Mon cher parent !

M. DE FRANCEVAL, (*avec explosion & une satisfaction qui perce.*)

J'avois promis de me montrer inéxorable... mais je ne puis feindre plus long-tems... Oui, vous êtes mes enfants ! Germain, Adrienne sera à vous, venez obtenir de votre Oncle, un aveu qui ne nous laisse rien à désirer. Je ne vous ferai aucun reproche, vous avez l'ame noblé & le cœur droit; votre conduite me fera voir que je ne me suis pas trompé. (*Les jeunes gens lui baisent les mains.*) Ma chere Adrienne, nous avons bien souffert tous deux pendant le peu de tems que nous ne nous sommes pas vus.

ADRIENNE.

Ah ! mon pere, je ne puis vous le dire.

M. DE FRANCEVAL.

La présence d'un amant satisfait, mais celle d'un pere console. Que de joie tu vas causer à ta mere !... Allons la rejoindre.

FRANCŒUR, (*qui se trouve sur le passage.*)

Mon Officier, faites-moi comprendre dans l'amnistie, je vous en prie, je vous vois heureux... je le serai aussi.

GERMAIN, (*lui prend la main.*)

Mon cher Francœur.

SAINT FLEURISSE.

Allons.... allons trouver Madame de Franceval. (*aux jeunes gens.*) L'amour vous a fait commettre de grandes imprudences, c'eſt lui déſormais qui doit vous réconcilier avec la raiſon.

M. DE FRANCEVAL.

Venez, généreux ami... venez recevoir le tribut de nos cœurs. L'effervescence des plus orageuſes paſſions, devoit nous éloigner les uns des autres. Grâces-à vous, nous allons encore nous trouver heureux, réunis & tranquilles.

FIN.

Lu & approuvé pour la Repréſentation, à Paris, le 19 Mars, 1790.

SUARD.

Vu l'Approbation, permis de repréſenter, à Paris, le 20 Mars 1790.

BAILIY.

30 3-71 nD

PQ
1971
C34A7

Collot d'Herbois, Jean Marie
Adrienne

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY